

JOHN BOSTRÖM

Personne mieux que John Boström ne sait ce qu'on peut faire en quinze secondes. Quinze secondes = quatre signaux minute. Deux cents quarante signaux heure. Cinq mille sept cents soixante par jour. Cent soixante douze mille huit cent par mois. Six mois = un million trente six mille huit cent signaux. John Boström ne croyait pas qu'un jour sa vie deviendrait ainsi minutée. Un million trente six mille huit cent fois quinze secondes, c'est la limite supportable. Les spécialistes l'affirment : on ne dépasse pas six mois sous bracelet. Bien que protégé par une chaussette (une chaussette opaque est conseillée), le bracelet de Boström heurte les marches de l'escabeau. Sa cheville ne heurte pas systématiquement l'escabeau mais quand cela arrive c'est la catastrophe. Le bracelet électronique émet un signal toutes les quinze secondes. Si John Boström n'était poseur de fenêtres, son bracelet ne heurterait pas l'escabeau. Il n'est pas en prison. Quinze secondes ce n'est pas la prison. Les bruits de la prison c'est autre chose. Le signal ne fait aucun bruit. On ne l'entend pas : on l'attend. On ne l'attend pas longtemps mais l'attente semble d'autant plus longue qu'on ne l'entend pas. C'est pourquoi il faut un suivi psychologique. Quinze. Vérification ponctuelle. Signal. Quinze. Le bracelet marque le pas. John Boström est localisé. Quinze quinze. Un baiser de quinze secondes c'est toujours bon à prendre - ce que lui dit Laura. Soudain rien. Plus personne. Un pays étranger, un pays d'intervalle. Apnée de quinze. Il plonge à quinze sans respirer ? Respirer quinze secondes ? Un boîtier en plastique noir de la taille d'une boîte d'allumettes. Scellé au poignet. Ou à la cheville.

Poignet? Cheville? Cheville. Le mieux c'est d'essayer. Sous une chaussette opaque c'est épatant. Ils veulent localiser Boström en continu. Le soir, surtout. La nuit. Partout. Signal. Quinze. Et le suivi social? Tellement épuisant que John n'entend plus le réveil sonner. Et qui, dans ce cas, poserait les fenêtres? Quinze secondes. Une peine en soi. Un vide. Comment dissimuler le vide? Impossible. Le Contrôleur de l'Administration Pénitenciaire surgit à l'improviste, sans préciser vraiment qui il est, pourquoi il vient. Pour John, la marge d'absence tolérée n'excède pas cinq minutes. Le Contrôleur de l'Administration Pénitenciaire est là pour ça. Il tâte la cheville. L'état de marche. Vous n'allez pas récidiver John Boström? La dernière fois vous n'avez pas répondu aux appels. Ça ne vous blesse pas la peau au moins? Démerdez-vous. On n'est pas à la Jamaïque! Si le juge juge ça juste, vous avez toujours le choix : cheville ou poignet - mais il ne faudrait pas me prendre pour votre pédicure. Vous n'allez pas râler pour un bobo ! La prochaine fois, demandez du sparadrap à Madame. La boîte réceptrice grise posée près du téléphone vous n'y touchez jamais. Sous aucun prétexte. Comme si c'était votre âme. Si vous en possédez. Allez, soyez heureux, fiston. Quinze secondes c'est pas la mer à boire. Mettons les choses au point : le plus dur c'est d'intégrer le temps rythmé de quinze secondes en quinze secondes. Et le vide entre chaque quinze secondes plus dur encore. D'où suivi social psy. Capter le vide c'est? Vivre quinze secondes. Rebelote. 1515? Marignan! Vite, vivre. Repars. Plus vite plus lent comme tu peux. Mais toujours quinze. Peine privative ou mesure de réinsertion? Deux cas de figure à traiter en quinze. Enfin je ne sais. Parfois j'essaie de parler quinze secondes pile. Ça ne marche pas. Jamais. Essaye. Élargissement du filet. *Net-widening*. Éviter le traumatisme de l'incarcération. Ratisser large. Quinze secondes c'est vite parti vite gagné vite perdu - enfin vite dit ! Expérimentations PSE (pilotes de surveillance électronique) ? 1989, 1983, 1987, 1995, 2000, au gré des nations. C'est dans l'air, à l'Occident que le monde nous envie. Moi j'y pense depuis longtemps. Je résume : quinze secondes, le boulet des forçats, mais plus léger en attendant la micropuce intradermique. Dans le cerveau? Pourquoi pas. 1515 ? Marignan. Forcément ça brouille les repères. A peine le temps de, c'est déjà quinze. Pour que le système

soit viable il faut l'accepter. Un risque ? Quel risque ? Atteinte à la liberté individuelle ? Faites le 15. Les urgences médicales. Allô ? Le 15 ? C'est urgent. C'est pourquoi ? Jamais ils ne se dérangeront. Jamais. Ou alors placement d'office. Quinze. Signal radio. Boîte grise. Assignation. Interdiction de s'absenter sans quinze. PSE. Placement sous surveillance électronique. Vous avez le peps, vous aurez le psepse. A l'inverse du vaste univers qui avance en ronds toujours plus élargis il s'agit de décrire un cercle toujours égal à quinze secondes. Le temps encercle la cheville. Ferme les yeux. Tu n'entends donc rien d'autre. Sauf à l'inverse du flux ? Qu'est-ce que tu racontes ? Localisé en permanence, silence, surveillance, créneaux horaires infimes, suspects. Faut-il désespérer ? Les avis restent partagés. Moi je pense que quinze secondes c'est un risque mesuré. Bien sûr, on pourrait affiner le dispositif - mais nous en sommes à l'expérimentation de cet élégant bijou scellé sur la peau nue. Un couple de marcheurs âgés enfila la rue des Papillons. Hello, jeune Laura, donnez-nous votre point de vue ! Je suis extrêmement fière que John ait été choisi pour expérimenter le système de surveillance à émission continue. Son bracelet électronique émet toutes les quinze secondes un signal radio. Un récepteur, branché sur notre ligne téléphonique, capte le signal émis par le bracelet de John. John est coincé à la maison, il se tape toutes les corvées ménagères. Je veux dire le soir et le samedi dimanche quand il ne travaille pas. Je suis très contente. Très fière et très contente. Magnifique, Laura ! Mais si, ce n'est qu'une hypothèse, si John, disons, s'absente de la maison sans autorisation préalable ? Cela n'est jamais arrivé et n'arrivera jamais, mais si cela se produisait le signal émis par le bracelet de John deviendrait faible, si faible, peut-être même inexistant, ce qui voudrait dire que John a quitté la maison. Alors, Laura ? Eh bien, le récepteur posé dans notre chambre, alerte, grâce au téléphone, le centre de surveillance. De toutes façons, dès qu'il est à l'extérieur le satellite prend le relais. John est localisé en continu. Même quand il va au travail ? En continu et à dix mètres près ! Quelle technique excitante n'est-ce pas ? Vous êtes italienne, Laura ? Cela se devine à votre enthousiasme et à votre léger accent, mais vous parlez notre français à la perfection. Et votre John, quelle est son origine ? Boström est un nom

suédois. John est poseur de fenêtres dans une entreprise de rénovation d'immeubles. C'est pour ça que le bracelet lui pose des problèmes. Le bracelet heurte ou frotte l'escabeau ou l'échelle, ça risque de brouiller le signal. Est-ce déjà arrivé ? Laura baisse pudiquement les yeux, ses interlocuteurs saisissent qu'ils vont trop loin. La marge d'erreur tolérée n'excède pas cinq minutes, elle le sait. Au-delà, dieu ! Qu'arriverait-il ! Mais les randonneurs sont déjà loin et leurs mains fripées esquissent des bonsoirs. Au poignet le bracelet causerait moins de tracas - mais il se verrait. Pourrait-il passer pour un bracelet-montre ? Pour un super micro ordinateur ? Non. Imaginez les questions ! Et Dieu dans tout ça, seul maître des quinze secondes avant le juge. Ou après ? John n'est plus croyant, mais Laura si, encore. Un peu. John Boström croit au bracelet, présent quoique mystérieux, mais prévisible, qui se manifeste toutes les quinze secondes. Laura y voit un signe. Quand John la chevauche elle s'efforce de parvenir à un orgasme en quinze secondes. Imbitable au début, accessible en moins de sept semaines. Deux coups parfois. 1515 ! Marignan ! John a appris l'histoire de France dès qu'il a rencontré Laura. C'était à Stockholm et il buvait déjà beaucoup. Aujourd'hui c'est fini. Boström est sobre. Seule l'ivresse des quinze secondes lui est permise. Laura était à Stockholm pour vivre un Noël scandinave. Elle croise John au cœur enneigé du quartier Södermalm. En ce temps là, pas si lointain, la nuit était épaisse dès quinze heures. Que de loisir pour flâner dans les tavernes, ensuite s'enlacer en chantant gaiement. Laura prend une cuite carabinée. John, en la raccompagnant à son petit hôtel, sent le désir s'installer. L'écharpe rouge de Laura danse gaiement en dépit du givre. Devinez la suite. Je me demande toujours pourquoi quinze secondes pas seize. Ils ont sûrement des critères scientifiques. Ou c'est tombé sur quinze. Ou quelque chose de vicieux, côté neurones, dendrites, transmission électrochimique. John dresse une liste de ce qu'il pense accomplir en quinze secondes, puis une liste complémentaire avec ce qu'il fabrique *vraiment* en quinze secondes. Ces listes, consignées dans un carnet enfermé dans la commode en stratifié blanc (chambrette, tiroir supérieur), s'allongent sans cesse. Sans compter ce qu'il pouvait faire et qu'il ne peut plus faire - ratures -, et ce qu'il recommence à faire - rajouts. Carnet secret ! Laura est tombée dessus. Ça lui apprendra à

trier les chaussettes. Elle n'a rien dit. Préfère examiner en douce l'évolution de son conjoint. Évidemment John s'en est aperçu. Il a donc un autre carnet (couverture plastifiée rouge), attaché par un élastique gris à un ressort du sommier. Il remplit soigneusement, le carnet numéro 1 - apocryphe, destiné à Laura -, puis le carnet numéro 2 - celui du sommier à ressorts. Il s'emmêle parfois les pinces, c'est son affaire. Je donnerai plus loin des extraits de l'un et de l'autre, retrouvés après l'incendie. Miracle qu'ils en aient réchappé. Il m'arrive de tester ce que je peux fabriquer en quinze secondes en piochant dans les carnets de John. Mais sans bracelet, que vaut l'expérience ? Rien. L'incarcération alternative ne s'improvise pas. Le reste, c'est des ragots. Je ne vais pas commettre une infraction pour risquer la prison sans garantie de bénéficier du bracelet. Laura ne tiendrait pas le coup. Elle en a assez bavé avec le Boström. Pauvre Laura ! Il la battait quinze secondes d'affilée. Suffisant pour laisser des traces. C'est marqué dans les deux carnets : *cogné L. dos, fesses, cuisses*. Quand je pense qu'elle a lu ça ! Quelle garce. J'ai croisé le juge d'application des peines qui suivait John - Laura me l'a montré tandis qu'il descendait les marches du Palais de Justice. Ce jeune homme blond, presque imberbe, mince et guilleret, se dirigeait vers la Brasserie du Palais, rejoignant une avocate en tenue d'apparat. J'ai toujours eu envie de soulever les robes des avocates. Donc ce juge-là évaluait le suivi du bracelet. Interdiction à John de quitter son domicile ou tout autre lieu désigné par le juge en dehors des périodes fixées par icelui. A la terrasse, le juge commande un bock. L'avocate est heureuse de flirter. Elle est jeune, radieuse, sa chevelure rousse ressort admirablement sur le noir de la robe. Elle défendait Boström. Laura déteste cette femme. Non qu'elle ait failli à son devoir d'avocate : quoique commise d'office elle lui évita la prison. Laura estime qu'il y a eu quelque chose entre cette femme et John. Quand on la voit bock à bock avec son juge, on comprend pourquoi un poseur de fenêtres a servi de cobaye au PSE, non ? L'UFAP et FO-pénitenciaire sont plutôt satisfaits de l'instauration du dispositif. Laura est jalouse, une tigresse. Les matons étendent leur mission de contrôle hors les murs des prisons, soit. Pas une raison pour que John étende l'avocate sur le divan pur skaï beige du cabinet. Laura n'a aucune preuve mais ces choses-là

parlent d'instinct. L'avocate reconnaît Laura, elle se penche vers le juge, ils disent quoi ? Le fait qu'il y ait ou non surveillance électronique n'apporte rien ? L'absence de résultats significatifs ? Le facteur important est le suivi social ? Je crains qu'ils ne parlent turf, sensibles seulement aux prémisses de l'amour, quand le timbre de la voix l'emporte sur le sens des mots. Quinze. Suivez socialement, ça c'est une idée. On peut se tromper sur tout sauf sur la renifle. Le couple en terrasse a donc reconnu Laura qui presse le pas. Elle crache sur le macadam. Coutume rare, sauf dans les quartiers chauds. Même ivre, John Boström ne crache jamais en public. En revanche, si la cheville démange, il ne s'en prive pas dans la courette attenante au nid conjugal. Putain de bracelet. Quinze secondes. Cinq crachats soignés, examen des traces sur le ciment poreux. On n'est pas au Ritz ! Laura porte une robe en cotonnade bleue fort légère. Quand elle accélère, cela volette, ses jambes fines et solides se démènent, je suis sous le charme. Pendant l'incendie, elle était là, immobile sur le trottoir, tandis que les pompiers couraient dans tous les sens. Il ne restait plus grand-chose du pavillon. La toiture s'était effondrée, une fumée puante obscurcissait le ciel. Le soleil cognait, vers midi, au mois d'août. Laura porte des escarpins rouges. John, des baskets à semelles épaisses qu'il lave tous les deux jours. Au-dessus du basket droit, la chaussette fait une bosse, à cause du bracelet. Quand il croise les jambes, il caresse machinalement sa chaussette, en douceur, crainte de perturber le bracelet. Regardez cette photo de Boström, dans un pré au bord de l'Oise. Assis sur la berge, il contemple la rivière, une main posée sur la cheville où est scellé le bracelet. Quand, comment le cliché a été pris ? Il doit s'agir d'une sortie autorisée par le juge d'application des peines, cadre suivi socio-psychologique, genre soupape de sécurité. Ou une expérience - John réintégrera-t-il son domicile à l'heure fixée ? Supportera-t-il son bracelet le temps d'un loisir ? Je pourrais montrer la photo à Laura. Elle était de l'excursion : la silhouette floue, au fond, appuyée contre un saule, sa robe blanche, cette grâce impressionniste tandis que son mari fixe la rivière, doigts sur le bracelet. En a-t-il posé des fenêtres, John ! Toutes les quinze secondes il toque au carreau. Sur les chantiers il passe pour un maniaque de la solidité. A défaut de rayer les vitres, il griffe le dos de

Laura. Ô nature des liens érotico-métaphysiques ! Parfois, Laura préférerait que John soit derrière les barreaux. Qui est le dindon de la farce, se demande-t-elle en atteignant l'orgasme. 1515. Les doigts de John décrivent des cercles rapides, de plus en plus restreints, au niveau des omoplates; puis il griffe. Quand (carnet numéro 2) il écrit : *Requinqué*, à quoi fait-il allusion ? Comme son jumeau, ce carnet n'est jamais daté. Les phrases sont brèves, brisées : rythmées de quinze en quinze secondes ? Il évoque la neige qui tombe, nous ne saurons si elle tombe longtemps, son âme suédoise s'en émeut-elle, à moins qu'il s'agisse d'un rêve ? Le désespoir des phrases condamnées est évident. Lire ces mots les guillotine : *L trop belle, trop*. Longtemps, jaloux de Boström, je cherchais, en recoupant le contenu des deux carnets, à découvrir les sentiments de Laura. L'irruption du signal radio empêche la pensée de se délasser. Reste la brutalité, le passage quasi immédiat à autre chose, sec, où s'engouffre quoi ? Pauvre vieux Boström. *Cette nuit*. Faut pas quinze secondes pour écrire ça ! Ou très lentement ? Ce que démentent la netteté des lettres, leur tracé incisif. La pensée de Boström reste suspendue quelques secondes avant que la balle soit reprise par le signal radio. Cette pensée est occupée : elle trie, fissa. Le brin de temps qui reste, contrarié de songes parasites dont la vitesse grandit sans cesse, anticipe le couperet. D'où brouillaminis. Exemple (carnet 1) : *L, la montagne, je grimpe*. Qu'en dit Laura ? Allongée sur la courtepoinette framboise elle répond : laisse tomber. Boström passe ses journées à grimper aux escabeaux, fenêtre à la main. Seul, avec ses vitres et ses quinze secondes. L'avocate - oeil vif, nichons pointus - il pense à ça. Quinze secondes. Stop. Posé avec soin, le châssis de la fenêtre en aluminium brossé, renvoie un éclat de soleil. Dans l'appartement, un commandant en uniforme de l'armée de l'air, se lève de la table crème où il écrivait. Avant de sortir, il esquisse un salut. John se demande : le salut m'est-il destiné ? Ou à quelqu'un d'autre, présent de l'autre côté d'une porte à moitié ouverte, au fond de la chambre ? A tout hasard, il répond au salut. Le militaire part. Simultanément, une femme (brune, la quarantaine, yeux gris-clairs, peignoir éponge) entre dans la chambre. D'un geste, elle réplique au salut de John. Voici, en échantillon, le début d'une aventure de Boström. L'homme saute sur l'occasion. Il dispose de

quinze secondes, bondit dans la chambre. La commandante sourit, elle ouvre largement son peignoir. Quinze. John marque l'arrêt réglementaire. Le peignoir de la commandante tombe sur la moquette bouclée. John lui bichonne les mamelons, sa combinaison vitrière voltige. Quinze. Slip etc. La commandante : tu n'enlèves pas tes chaussettes ? Jamais sans mes chaussettes. Quinze. La commandante s'allonge et lui avec. Classique. Elle sent contre sa jambe - quinze - un relief inattendu mais, emportée par la fougue boströmienne, passe à autre chose. Quinze. Suite ordinaire. La commandante note à peine les fluctuations érectiles de Boström, sujettes aux variations quinze-quinze. Mieux : ce rythme la propulse dans des sphères étrangement rythmées, étonnamment rapides. Chapeau, Boström ! Il ne s'en tire pas toujours aussi bien. La bouche délicieuse de la commandante lui tire des petits cris tandis qu'il songe à regagner la vitre. Soudain les doigts de la commandante dénudent sa cheville : mon dieu c'est quoi ? Boström est déjà loin, il tire l'échelle, ainsi va le monde. Il faut gagner sa soupe, payer ses dettes à la société, porter des chaussettes sombres et ne les ôter qu'en présence de Laura. Elle connaît les préférences de son homme : écossaises pure laine, ne regardons pas à la dépense. Laura passe sur l'innocente manie de John : s'il rentre au bercail et que les volets sont clos, il escalade la toiture - une avancée sous la fenêtre mansardée de la chambre conjugale-, crochète une persienne, hop ! le voilà sur le plumard. Laura a tout entendu, attendu, yeux fermés, l'atterrissage. Mais la première fois, quelle terreur ! Le temps passe comme il peut - sauf pour John, naturellement. Toujours sur le pied de guerre. Tout va trop vite. Logique qu'il déraile. Ce poids en lui, cette légèreté veux-je dire, tandis qu'il virevolte. Ces jours-ci, il aimerait revoir ses vieux parents suédois. Il note (carnet numéro 1) : *bain de vapeur* et, dans le numéro 2 : *fatras* - étonnant vocabulaire chez un poseur de fenêtres. John imagine la maisonnette perdue dans les bois. Les rennes grattent le lichen des bouleaux. Le brouillard descend. Papa et maman regardent la télévision. Le poêle scandinave ronfle, avale bûche sur bûche. Oui, dit John, j'aimerais revoir ça. Il voudrait être le fils prodigue, présenter Laura main dans la main. Il a oublié le timbre de voix parental. Un drame partagé par ses vieux, à peine savent-ils que leur fils habite une banlieue

franco-française gérée par le P.C.F., chaque jour ils le perdent davantage. Leur mémoire gomme la voix du sang. Ils voguent tranquillement vers la fin. Ils déménagent. Ils maigrissent. Ils se racontent de brefs souvenirs d'enfance, de pêcheurs et de bûcherons. Comme John souhaiterait les écouter, sa joue rugueuse posée sur les genoux maternels ! La cime des mélèzes se courbe sous les rafales. Boström et Laura ont planté un sapin dans la courette, le pauvre est rabougri, ses aiguilles se dessèchent, mais des bourgeons vert tendre persistent. A Noël, ils y mettront des guirlandes électriques clignotantes. Le pavillon a flambé, le sapinou est toujours là. Belle journée d'automne, Laura m'a emmené voir le conifère, elle a pleuré, je l'ai consolée, nous sommes revenus au nid. Il fait très chaud, le soleil pénètre par la véranda. Laura est muette, longtemps, et moi furieux. La fuite du temps n'en finit pas pour Boström, même quand il chie. *Excusez-moi je vous dérange* (carnet numéro 2). Calmos, tout se passera mieux avec le suivi psychologique. Le Thérapeute se cale dans son fauteuil. Boström, en face, se tortille sur une chaise Louis-Philippe. Le cabinet est minuscule, la fenêtre ouvre sur un espace paysagé. Le Thérapeute est morose. Cinquième client de la matinée. Payé au lance-pierres par le Ministère de la Justice. Il se love dans le fauteuil : avez-vous pensé à avoir des enfants ? D'un autre côté il a un faible pour les délinquants. Ils possèdent ce quelque chose qui manque aux autres, si excitant au démarrage, lassant dès la troisième rencontre. Sa question est idiote mais il ne faut jamais laisser ce genre de client dans le silence. Je préfère enculer les femmes, répond John. Ça complique, hein ? Ça n'empêche pas, réplique le Théra. Ça complique, tout est compliqué. Et ça remonte loin ? ajoute-t-il. Ça dépend, glisse John en caressant sa cheville. Boström prend tout au premier degré, voilà le hic. Et là, comment ça se passe ? bifurque le Théra en pointant la cheville boströmienne. Quinze-quinze soupire John. C'est une affreuse terre étrangère. Oui ? Le Thérapeute dresse l'oreille. Étrangère ? Terre ? Affreuse ? Cette nuit où Laura - elle venait, nue, de s'étendre, offerte - dit à Johnny en écartant les cuisses : viens dans ma terre ! Ô quel profond malaise secoua la moelle du mâle ! La terre est belle et blanche, pourtant si noire, comme un tombeau où la terre grignote son corps

boströmien, musclé, viril, suédois. Rien, hors cette terre qui défèque sur son pur membre et recouvre en moins de quinze son être intégral. Mon dieu, pense le Thérapeute, encore un pédé, mais il encourage Johnny à se chercher, à se trouver, du reste c'est payé par la Justice. Il se penche et murmure : oui ? Oui, dit John, c'est comme la vitre. Jamais je casse une vitre. La vitre c'est transparent, vous comprenez ? Et il revoit Laura, perchée sur lui, qui demande si ça va. Oui il veut rentrer en elle mais pour toujours. Le Théra, mille fois, a entendu ces billevesées. Il tapote la cheville de Boström : ne vous en faites pas, c'est tout à fait normal. Il tapote trop, le bracelet s'affole, persuadé qu'on veut l'arracher, et là-bas, au Quartier Général de Surveillance, un signal perturbé arrive en trombe. Le maton de service déclenche l'alerte rouge, le téléphone grésille chez Laura. Il est où votre mari ? Chez le Théra. Ça m'étonnerait, son bracelet valse. L'affaire s'arrangea mais désormais John se méfie du Thérapeute. Il y va bonjour bonjour, mais plus rien de précieux ne sort de ses lèvres. Jusqu'à nouvel ordre, il faut se méfier d'autrui. On prend des positions et elles se retournent contre vous. Revenons dans la chambre noire. A chacun son âme et son carnet ! Quinze. Chacun son sexe. L'avantage des deux carnets, c'est d'agrandir le paysage boströmien. Exemple : *Je déteste la musique* (carnet 1) et (carnet 2) un fragment de partition. Incroyable ! Notre buveur de bière connaîtrait le solfège ! Et du Schubert. Sonate Machin, j'ai fait des recherches. A moins qu'il n'ait copié une demie portée, prise dieu sait où. Je ne dis pas qu'il soit impossible de haïr la musique et d'aimer Schubert. Soit. Laura joue-t-elle du piano ? Les parents de Boström n'ont pas de pick-up. Ils apprécient la fanfare royale, plus quelques chants traditionnels lapons. La sonate schubertienne ? Une profonde aspiration, une descente légère. Ensuite ? Le vide. Ne l'oublions pas : au nord de Jokkmokk, où naquit John, la période végétative ne dure guère plus de quatre mois. Il y a de la tourbe, là-bas. *Vive Charles XVI Gustave ! Vive la reine Silvia !* (Carnets 1 et 2). Laura a toujours été avare de confidences boströmiennes : le passé c'est le passé, telle est sa devise. Gare aux retours de flamme. Les dissonances sèment l'effroi dans la vie de Boström, peut-être. *Oui c'est moi. Vous êtes pas content ? Je vous emmerde.* (Carnet 1) Trognon, Johnny ! La réinsertion, c'est pas un cadeau. *Vous c'est moi. Répugnant.*

(Carnet 2). Bravo ! dit le Théra. Continuez. Je ne bougerai pas d'ici tant qu'il n'y aura pas de solution. Je suis là pour vous aider, Boström. Vous avez des atouts. Je vous ai remis tous les papiers. Rien n'a été fait. On est là pour trouver des solutions, Boström. Le Théra aime ce nom, Boström, qui roule dans la gorge. Boström, maelström, rhum, reprenons nos moutons. On est là pour ça, croyez-moi. Je suis pas un automate. Je suis pas un singe. Derrière votre armure, vous êtes un homme, Boström. J'ai cassé ma coquille. Dans le séjour, Laura clique sur son ordinateur. Moteur de recherche, sélection, concentration. Elle ouvre une parenthèse qu'elle referme sur le champ. Penché sur son cou, je respire son parfum Issey Miyake. Elle archive les carnets de John. *Tous les jours une tartine de merde* (carnet 1). Je lui ai demandé de faire ça. Elle s'y emploie avec zèle. Elle m'a juste dit : tu sais où tu mets les pieds ? Boström avait peu d'amis. Après le bracelet ils se sont évanouis. Au début ils cherchaient à savoir, ou ils faisaient semblant avec chaleur. Mais John, par ordre de la Justice, sous peine d'être jeté au cachot, ne pouvait plus boire une seule Gueuse. Insupportable. Extinction des feux. Debout les p'tits gars ! John se recroqueville dans un coin de la chambre. Le boîtier gris, la tronche du téléphone. Quinze. Une sardine ou une anguille ? Qu'est-ce qui se passe, John ? Il y a aiguille sous roche. Tu veux dire anguille ? Et voilà. Il gueule. Une aiguille pas une anguille. Ainsi perd-on ses meilleurs copains. Le bec dans l'eau. Toute la vie à gigoter dans du moussoux. Je suis pas un indigène, dit Boström. Quinze. Je me tiens droit pour pas avoir le dos cassé. Il faut pas que le dos soit voûté pour monter à l'échelle. Il faut avoir les jambes arquées. Aller chercher une fenêtre, la hisser, la poser. Parcours marche arrière. Quinze. Marche avant sans fenêtre. Quinze. Arrière, avec fenêtre. Pas froter les barreaux. Avant avec fenêtre marche arrière. Avant d'arrière avec montée sans heurter les barreaux ni la fenêtre. Quinze. Et ma tante, elle fait de la luge ? Boström se calme. Il avance main dans la main avec Laura. Les ombres s'allongent dans la forêt. Laura est habillée avec élégance et simplicité, tout comme aujourd'hui où nous marchons en silence. Une blouse en soie violette. Le calme plat. Remise à niveau. Ce que les journaux écrivent sur le PSE est inepte. Il y a deux heures, nous avons feuilleté un quotidien équilibré où le courrier des lecteurs est vraiment pris en

compte. On y parlait du PSE : *Des condamnés vont pouvoir purger leur peine de prison à domicile. La justice française va expérimenter, dès cet été, un dispositif permettant de surveiller des condamnés sur leur lieu de résidence ou de travail grâce à un bracelet électronique.* Pas un mot sur John Boström. Comme si ce précurseur n'avait jamais existé. John était hypocondriaque, soit, est-ce un motif pour gommer son existence ? Et cette lettre, expédiée via le consulat de France à Stockholm aux vieux parents, rédigée en français, reçue longtemps après le déclenchement du PSE, et qu'ils n'ont pu lire. Ils tournent entre leurs doigts noueux ce qu'ils pensent être une publicité touristique. Zou ! Dans le poêle. Ça n'a pas traîné. Allons Maman... Je pense qu'il est temps. Oui, oui. Nous allons manger la soupe. Tout va bien, Papa. Ils s'appellent ainsi entre eux, puisque leur fils vit sur une autre planète. Aujourd'hui, l'air est pur. Si le vent du nord souffle fort, il emmène au diable les gravats d'avant-hier. Sept heures moins le quart, la soupe est chaude. Le vent du sud avive le mal d'oreille. Un parapluie noir est posé contre la porte d'entrée. Laura éclate de rire. Ce genre d'éclipse est insupportable. Plus d'une fois j'ai failli m'enfuir. Si tu es Miss Monde tu peux faire toutes les conneries du monde. Hélas. Tempête, vent du sud, mélancolie, un rien de fatuité. Telle est Laura, accueillant son conjoint retour de travail. Salut, John ! Qu'est-ce que tu fais là ? Toujours le mot pour rire, Laura. Il faut que j'aïlle au bout de mes limites. Il faut repousser les limites. Explique-toi, John. La magouille c'est pas du double vitrage. Dans le double vitrage il y a deux vitres. A l'intérieur de ces deux vitres, il y a du vide. Tu fermes les fenêtres, tu n'entends plus rien. Tu es chez toi. Ce que John veut, c'est la magouille ? Laura a horreur de la magouille. Vas-y ! Tape sur la verrière ! La sécurité fait partie de la vie. Vas-y ! Tape dessus ! Ça c'est de l'isolation. Reçu quinze sur quinze. Sécurité. Isolation. Insonorisation. Quinze quinze. Boström colle Laura. Il pense que l'affaire est dans le sac. Il faut que je vive, que je rentre dans la combine. T'as pas compris ? Je recommence. L'automne est chaud, les sous-vêtements poisseux. Il s'amène en fin de soirée, écrit *marche de manoeuvre* dans le carnet numéro 1, puis il débarque dans la cuisine. Laura mitonne. D'abord la vie, après on s'occupera du reste. Laura, cette beauté, se sent laide, vieille, mal foutue. Pourtant, quelle démarche ! Elle

s'écarte du fourneau. Je ne suis pas seule, John. Le Contrôleur de l'Administration Pénitenciaire sort du living. Boström, doit y avoir quelque chose qui bloque. Le bracelet, c'est plus quinze quinze : plutôt dix dix. Vous n'avez rien remarqué ? Ni touché à rien ? Doit y avoir quelque chose qui bloque. Le Contrôleur de l'Administration Pénitenciaire examine le boîtier gris qui pépie gaiement sur sa prise gigogne. Reste le bracelet. Votre cheville, Boström. Ce pouf en mousse dure, fait exprès pour y poser peton. Tirons de notre sacoche le testeur adéquat. Bougez pas, Boström. Vous troublez l'oscillomètre. Laura n'a pas souvent l'humeur maternelle. Là, elle voudrait pincer la nuque de son Johnny, fouailler ses cheveux blonds. La qualité du silence est exceptionnelle. Toujours dix dix. Vous avez trafiqué le bracelet, Boström : ça fait panorama. Sur l'écran testeur, un graphique impeccable, large, stable. La Justice compte sur vous, Boström. Vous n'avez pas été choisi au hasard. Vous êtes marqué à quinze. Quinze. Pas dix. Si vous perturbez le processus expérimental, vous remettez en cause la totalité du programme. Le charme, la douleur, l'émotion, l'angoisse : c'est Laura toute entière ! Et profonde avec ça. John ne lui arrive pas à la cheville, si j'ose dire. Elle paie un Cognac au Contrôleur de l'Administration Pénitenciaire, Vittel pour son Jules. Vous aussi sur le pied de guerre, Laura ? lance le Contrôleur de l'Administration Pénitenciaire. Quel purin ce type. Debout, devant la porte, jambes plantées, Laura ignore sa main tendue. Courageuse petite bonne femme ! Beaucoup de travail, comme toujours. Sans compter lui, hein. Derrière la porte en pitchpin du séjour, Boström allume la télé. Vous avez bien du mérite, Madame. Signalez-nous les trucs bizarres. Rien n'a changé en Laura depuis que je la connais. Est-ce le temps qui engloutit l'âme ou l'âme qui ? John persécute Laura. Le bracelet persécute John. J'aime Laura. Elle rêve de vivre autrement, d'analyser ses émotions, de faire disparaître, j'en suis sûr, les carnets de Boström. Je la contrains à les copier. Plaisantons pas avec ça. Regardez le soleil couchant : le ciel s'équipe pour la nuit. Boström s'enferme dans les water-closets pour griffonner ses carnets. Laura mijote des aubergines farcies. Au-dessus de la chasse d'eau, les derniers rayons du soleil dardent par la lucarne. John arrache une feuille au carnet 1, une autre au carnet 2, il se torche les

fesses. Il les jette dans la cuvette. Jamais nous ne saurons ce qu'il avait écrit. Ni Laura, ni moi. Jamais. Quinze ? Dix. La vie devient plus légère qu'une bulle. Boström est guilleret. Dégagez, je vous prie. Autre question ? Il fait chaud, il fait très chaud. Le bitume fond devant les fenêtres, les flammes attaquent les linteaux. Les planchers s'écroulent. Laura tient la pose. Elle écoute les craquements, les souffles du feu. Le balcon s'effondre, où les géraniums roses fleurissaient jusqu'à - *bousillé géraniums*. *Horreur* (carnet 1). De bonne heure, Laura apprend à jardiner avec sa mère. Depuis elle garde la main verte. Elle n'a pas son pareil pour encourager les pieds de verveine. Salut amical, un coup de flotte, ça pousse. Boström est un sanglier. Il fait si lourd ce soir. Pas seulement l'incendie, maintenant noyé : une torpeur, sans musique, sans bruissement. Le nouveau timing n'arrange rien pour Laura. Elle frotte ses cuisses l'une contre l'autre, prépare une activité sexuelle express. Dix dix ? Et pourquoi pas. Suffit de prendre ses dispositions. Enfin ce bracelet, monstrueux bracelet. Combien de jours encore, à tenir ? Deux mois ? Aucune libération anticipée pour le PSE. Le rythme, tenir le rythme. Cher Boström, vous auriez dû être ingénieur, frémir au contact des turbo-générateurs - vous posez des fenêtres à un rythme si élevé qu'il déclenche l'ire de vos collègues. Tout se décompose, les vitres semblent se fragmenter, les joints ne sont plus hermétiques, la pluie glisse sur votre front, s'infiltré dans votre bouche. Laura souffre. Son regard, fixé sur l'eau blanche, au loin un rocher sombre, sorte d'île - comme c'est romantique ! Laura, assoupie, ses lèvres s'agitent. *Tes lèvres s'agitent* (carnet numéro 2). Plus qu'une heure. Juste après, la voici sur des cimes balayées par un vent terrible. Les vêtements sont bousculés et les souvenirs affluent. Une épingle de cravate ramassée dans la poussière de l'incendie. John porte des survêtements, parfois un pull-over, parfois un blouson. Elle s'enfonce l'épingle dans le bras, le sang coule. Et puis merde ! Rien, pas un coin de cimetière. Quelle existence. Lorsque Johnny pénètre Laura, il récupère à toute vitesse. S'agit pas d'une amourette. Au début le bracelet était noir. Il devient gris. Ai-je dit qu'il est étanche ? Il ne craint ni la sueur, ni la douche. Les bains restent proscrits : sous l'eau, les ondes radio émettent au ralenti, il vaut mieux s'abstenir. Toutes ces choses placées de ci de là dans sa

mémoire. Perte de temps, Laura, perte de temps. Chapeau acheté par Boström au marché aux puces, et qu'il refusa de porter. Bel été ! A mourir de rire. Depuis hier, Laura renouvelle sa garde-robe. Boström voudrait la pincer, tirer les cheveux, gifler - il siffle, admiratif, tandis qu'elle se mire dans la salle de bains. La psyché de John en prend un coup. Les criminels, parfois, sont des crétins. Johnny est seulement un délinquant mineur. Un allumé du volant à 2,1 grammes de Gueuse dans le sang. Comment devient-on un jeune prévenu minuté à la seconde près ? Au Palais de Justice deux cliques se côtoient, soudain elles s'agrippent. Chacune ménage les nerfs de l'autre. Avocats, juges, procureurs. Les robes voltigent. A la fin on fait affaire. Où vont tes sentiments, Boström ? John se foule la cheville, laquelle enfle chaque jour. Que de complications ! Avertir la centrale, desceller le bracelet à la cheville droite, resceller le bracelet à la cheville gauche. Cet incident survient lors d'une phase critique des relations entre conjoints. Coulisses du couple ! Obstacles invisibles, gosier à sec, violence bien sûr, la machine s'enraye, les promenades en forêt médiévale sont impossibles. Et cette douleur contrariée par le signal, jambe gauche séduite par le bracelet, la droite par l'éclair du muscle. Johnny, solide comme un roc, contraint au chômage technique. Le quinze-quinze-dix-dix. Incompréhensible. Le Thérapeute, hélas, est en vacances. Laura est la plus belle des femmes, Boström aime Laura, est-ce pour ça qu'il cogne ? *La chute, dernière. Carnet numéro 2. Elle excite l'envie de* (carnet 1). Tirons un trait sur ces jours-là. Assez de vivisection. Paroles dans le vide ? Parfois, Laura prend un aspect enfantin. Ses jambes se dissimulent, elle boude. Elle pense à Boström. Puanteur. Elle se laisse tomber sur un banc style béton armé. Dans leur ex-fermette lapone, les vieux parents aussi évoquent leur fils unique, chacun pour soi, un instant, sans se l'avouer. Jamais. Tout ce qu'il fit était unique. Aucune douleur, mais ils ont perdu. Les arbres épais, couverts de neige, une lumière dorée au zénith. Désormais, quand je pense à John Boström, je compte jusqu'à dix. Le temps qui passe efface toute volonté. Le corps suit cette forte devise - juste un léger décalage. Le silence s'installe à demeure. Laura brosse ses longs cheveux, quelques uns tombent dans le lavabo. Boström aspire un grand coup. Humidité de la salle d'eau.

Laura, le nom vient à ses lèvres. Dix et je retiens mon souffle. Il grimpe à l'échelle avec la sixième fenêtre de la matinée. Les vitres reflètent son torse et un fragment d'immeuble. Aujourd'hui, il a l'impression d'être sauvé. Soudain, la fenêtre lui échappe des mains. Résultat : vitres brisées. Première fois depuis ? Cet incident, minime chez un ouvrier zélé et toujours disponible, déclenche des effets... Examinons-les point par point. Son patron ne lui en veut pas. L'assurance paiera. Il s'est légèrement entaillé le pouce gauche. Négligeable. Il pleure. Ça oui, il chiale comme un veau. Nous connaissons tous des à-coups, les nerfs se débrident. A peine descendu de l'échelle en alu, il y remonte - sans fenêtre. Déjà plus intéressant. Il regarde l'appartement privé de fenêtre. Il enjambe l'appui. Le voici dans un logement dépourvu du moindre meuble. Blanc. Du ciment léché. Pourquoi se sent-il à l'aise ? Il connaît ce logement inconnu. Engageons-le comme guide. Le plancher, cérusé, est du plus bel effet. Boström fut-il danseur dans une autre vie ? Il esquisse quelques virevoltes, suivies d'entrechats. Tout cela est secondaire. Dix secondes d'attention, je vous prie. Ah ! les secrets, les foutus secrets qui nous échappent. Laura, par exemple, ses pensées tendres, Laura immobile devant l'incendie, comme si elle m'attendait. Soudain, le noir. Boström dansant dans l'appartement désert. Dix. Le signal. Dix. L'herbe, les feuilles mouillées, Laura, ample jupe en cuir sombre, taille étroite. *Les ombres s'allongent sur le jardin* (carnets 1 et 2). Un homme, dos tourné. Laura : j'ai mis cette robe pour toi. Boström se penche vers elle exactement comme je me penche vers elle. Les lèvres de Laura s'entrouvrent. Nous sommes, je crois, un peu en avance. Filons au royaume de Volvo. Au nord du bouclier baltique, les lapons poussent d'immenses troupeaux de rennes. Cette transhumance, devenue rationnelle au fil des décennies, longe la maison natale boströmienne. Pour rien au monde, les vieux parents ne manqueraient le passage des cervidés. Ils agitent leurs mains sous le soleil de minuit. Les bergers agitent leurs bonnets en signe d'allégresse. Ça brûle, Johnny, ça brûle. La toison de Laura est épaisse. Les doigts s'y perdent. D'un côté l'anticyclone sibérien, de l'autre cette fournaise. Boström essaie de se maintenir propre. Une sorte d'assisté, mais propre. Les rennes soulèvent une poussière de neige, des tourbillons montent vers le ciel gris. Il y a

leur odeur. Parfois l'un d'eux s'arrête et fixe les vieux. Dix. Le troupeau l'entraîne. Je donnerais cher pour savoir ce que John griffonne sur le ciment immaculé, infidèle à ses carnets. Maintenant, accroupi, il tâte son bracelet, il le caresse, il lui parle. Sept heures moins le quart, Boström devrait avoir regagné le logis. Il va avoir des pépins. Ça ne rate pas : allô, Laura Boström, il est où votre mari ? Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire est venu le chercher. Johnny s'en tire, admonesté comme il convient. Accident de travail. On ne balance pas un cobaye pour des broutilles. A vingt-sept vingt-huit ans tous les espoirs sont permis. Soyons mélo. Une nouvelle étrange parvient à l'instant : cette femme aiguë, supposée honnête, méticuleuse, passionnée. Cette femme. Boström se bouche les oreilles. Dix dix bat la mesure. Cette femme aimée par lui, par moi. Inaltérable. Est une supercherie ? Les aventures de John Boström sont si rapides qu'elles ne finissent jamais. Tu te souviens de moi, Laura ? Et il raccroche, ce plaisantin. Un chien passe sur le chantier. Appliquer l'échelle contre la façade. Stockholm sous la pluie. Lieux merveilleux, chambres familières. Rues éventrées, bétonneuses. Et cette jupe à plis. Hmm. Les vitres, hautes, minces. Les bruits qui cessent, on attend qu'ils reprennent. Je ne suis jamais allé à Stockholm, il faut que j'y pense - je dois bien ça à Boström. La fumée de l'incendie, les sirènes des camions rouges attirent les petits curieux. Laura, à l'écart. Je veux dire, non seulement seule, adossée à un mur, mais jambes écartées, regarde les flammes dévorer le F4 où elle vécut avec John. Elle ne s'avance pas, aucun signe, aucune émotion. Son visage est transparent. Boström crache son venin. Ses carnets. Parfois nous sommes trop seuls. Je m'approche de Laura. Elle ne me voit pas. Dire bonjour aux femmes seules, il en ressortira toujours quelque chose. Plus tard : je me détourne, elle me suit, je crois qu'elle me suit. Rideau. A l'instant où Boström s'apprête à rejoindre le chantier, Laura s'accroche à lui. Il sera en retard. Pourtant c'est un fonceur. Poseur de fenêtres, quel avenir ? Dix. Un bourdonnement d'oreille. Cette douleur quand John glisse en Laura ! Je devrais me taire mais elle m'a confié ça. Jamais elle ne le chasse. Elle devrait l'abattre. Les carnets sont muets sur ce point. Ils regorgent de peur, de colère, de jalousie. Pas un mot sur ça. *Après l'enterrement d'un ami on se sent moins seul, ce genre de choses*

oui (carnet 2). John évoque aussi *la fille au chapeau rouge* (1 et 2). Je doute qu'elle ait existé. *Yeux de la fille au chapeau rouge* (idem), *Cul de la fille au chapeau rouge* (idem). Un fonceur pas un rêveur ? Ses carnets ont une odeur sucrée. Les fenêtres que pose Boström sont généralement rectangulaires et classiques. Elles diffusent une lumière égale, insensiblement atténuée par le double vitrage. Dix. Bon. Soit. Longues tablées dans les brasseries de la capitale suédoise. Fumée, aigreurs du malt. Une femme jolie, intelligente et plutôt réservée pénètre dans la salle. Elle ne parle pas suédois. Une heure plus tard, John. Nous avons besoin de rythme, la mousse brune ou blonde nous berce, nos chemins se rejoignent, bientôt nos corps s'unissent sous les boiseries en pin blanc. Le soleil est bien pâle ce matin. Laura n'est pas frivole. John en pince pour elle. Qu'ils fassent un bout de route ensemble. Dix. En ce temps-là, l'amour durait longtemps, l'accélération des corps s'en tenait au plaisir. C'était vraiment le bon temps - la chute libre. Laura se sent molle, chiffonnée, passive, un délice. Elle crie quand ça lui plaît. Boström bascule. *Les nerfs toujours les nerfs* (carnet 2). Saturne se couche. L'horizon jouxte la fenêtre. La menuiserie industrielle procure du travail. Des linteaux sans le moindre défaut, voilà le hic. Pâles, d'une brillance si délicate - les mains qui les posent semblent grossières. La nuit aussi est vulgaire. *Sale époque* (carnets 1 et 2). Aucune influence extérieure. Tout gicle de l'intérieur. Dix dix. Autant de jalons. Invisibles. Chacun peut y fourrer les siens. Des formes émaciées, inodores, d'une sveltesse étonnante, mobilisent l'énergie boströmienne. Peut-être qu'à force il aime ça. Non ? Ça lui brûle la gueule ? D'où cette maigreur de mâchoires ? Nous voici devant un hôtel borgne inauguré par un architecte d'avant-garde. Une fille, un chapeau rouge. Suivons la piste. Dix. Elle pisse dans le bidet en dégustant un oeuf dur. Point de velours ni de soie. Une écharpe rouge. Tiens. *A temps nouveau, style nouveau* (carnet 2). Une sensation de fraîcheur ébranle Johnny. Examen approfondi des anatomies. Impossible de satisfaire le flot des exigences. Dix. La méditation n'est d'aucun secours. Dix. C'est cuit. Les expressions intimes du corps sont coupantes. L'éveil de l'amour est à ce prix. Dix. Boström se penche sur la fille. A-t-elle gardé son chapeau rouge ? Sa peau est blanche, ses hanches fragiles. L'idée d'éteindre la

lumière ne vient à personne ? Un pull-over à longues manches gît sur l'édredon. John adore les grillades. Une côte de boeuf encore charbonneuse, quoi de meilleur ? Saisissons Johnny dans une activité rare : en reptation, dans une buse en fibrociment, aux confins d'une cité jadis ouvrière. Qu'est-ce que tu fous là, Johnny ? C'est un téléfilm ? Au débouché, des barres d'immeubles en voie de destruction. Combien de fenêtres ? Les femmes-enfants sont à la mode. Une échelle à rallonge serait la bienvenue. Laura reste en arrière. Plus de formes raffinées - des positions ponctuées de dix en dix sans qu'on sache quoi égrener. Les plombiers sont des pionniers. Où sont-ils allés chercher une faïence immaculée dont les reflets changent toutes les dix secondes ? Et pas une goutte d'eau ne se perd. Excellent rosbif, succulente salaison. *La mécanique du chapeau rouge* (carnet 1), Laura en a bavé ! Le sang du renne dans la forêt suédoise. Tache large, brune, sur la poudreuse. La bête abattue, un coup de fusil du tonnerre. Voilà de quoi aménager sa personnalité. Gisante, sur le flanc. Sacré poids, la neige à peine fondue. Agir ne pas rêver, Jojo ! Dix. Laura, atablée face aux carnets tandis que le bracelet de John. Pas vraiment la peur - autre chose, genre coin d'âme à vif. Paisibles dormeurs, passez votre chemin ! Laura, boucles en désordre contemple les pattes de mouche de John. La lumière du lampadaire halogène, le silence, sentiment de perte, ses ongles rayent les feuilles. Commémorons. L'automne pesant survient, et son cortège de mouches mortes. Une digue : brume, vitres, disques durs, herbes mouillées. Un signe de tête, on s'en souvient. L'odeur de fumée, aigre. Les affaires reprennent et les rosiers embaument à nouveau. Me voici, dit Boström. Flambant neuf, combinaison bleue repassée, rasé de frais, alerte démarche, paupière légère. Il entre. Il sort. Mélancolie de Laura. Écoutez-moi bien, Boström : vous ne méritez pas cette femme. Profitons des rayons du soleil, répond John. Asseyez-vous à votre place favorite, Laura. Que réplique Laura ? Je craignais de ne pas te revoir. Pourquoi, Laura, pourquoi ? Je suis heureuse que tu sois là, Johnny. La maison est en ordre. Même sans moi elle est en ordre. Et il se sauve. Laura pleure à chaudes larmes. Elle tombe dans mes bras. Voilà ce qui se trame pendant de brèves absences. Et je la baise. Boström s'occupe de son bracelet, cela pourrait lui suffire. Or des histoires sans fin mêlent Laura à

des histoires sans lendemain. Il y a cette partie de billard disputée dans un club. Choc des boules. Il faut graisser la queue, dit Laura. L'auriez-vous crue capable de telles paroles, lancées avec calme ? Ceci n'est ni une légende, ni le sous-titre d'un téléfilm. Laura et John, la fumée du tabac, un tournoi, un duel, parle-moi d'amour, John essuie une gouttelette de salive aux lèvres de Laura, Laura répétant qu'il faut graisser la queue, s'empare du cube de craie bleue, d'un rapide tour de main, frotte l'extrémité de la queue dans le silence, hop le feutre vert, et - hasard -, diffusée en sourdine par les baffles du club, la sonate favorite de Boström - ah cette partie de billard ! -, Laura couchée sur le tapis, sourire fermé, tendue vers la boule blanche, son chemisier remonte, dégage ses reins, et Boström bande, s'irrite des regards des joueurs sur sa bien-aimée, devant lui tant de peau désirable, l'envie d'y mordre, une histoire pareille, deux boules blanches une boule rouge - hors ce désir de tuer ceux qui se rincent l'oeil sans qu'il puisse intervenir, lui-même captif d'un coin de peau - lorsque la queue cogne l'ivoire, son mat, net, Laura se redresse, ravie, se retourne vers lui pour qu'il partage sa joie, rencontre un regard furibond, une gueule de mauvais augure. J'ignorais le goût de Laura pour le billard. Quant à Boström, une remontée brutale de sucs gastriques le propulse vers d'autres sphères. La sveltesse de Laura est prodigieuse. Son galbe. Dix. Souvent je songe à décrire le bracelet, son grain, ses dimensions, couleurs, poids, à le cerner, l'obligeant à se plier devant moi autour de la cheville du cobaye. Jamais le temps. L'odeur, par exemple, du plastique usé par les frottements. Écoute-moi, Boström : je rêve de poser ma bouche sur ta cheville, légèrement gonflée, pâlie par le contact de ce salaud de bracelet. J'ouvre tes carnets, je les passe à Laura et nous restons longtemps à lire relire. Pauvre jeune buveur de bière. Les premiers mois après l'incendie, Laura vécut une frénésie dont je fis mon miel. Puis viennent les retours de bâton. John est présent vingt quatre heures sur vingt quatre, le bracelet, réglé à quinze, à dix, bat la chamade. *Vestiges, déchets* (carnet 2)? Un jour de printemps qu'il faisait froid, le Théra donna ce conseil à Boström : vous devriez noter vos rêves. D'obédience jungienne, le Théra allume une cigarette. Je ne rêve jamais. J'évoque la sveltesse de Laura. Elle m'enjambe. La gredine engouffre mon sexe. Permettez-moi de vous

présenter un état de fièvre, parcouru de moments d'absence, d'asphyxie. Ne dites rien, je vous en prie : c'est déjà fini. J'ai retenu mon souffle dix secondes. Une peau jaunie par l'usage. Disons rien de la mémoire. Je vous salue Madame Laura. Bref silence gêné. Voilà notre petit Boström. Une orange piquée de clous de girofle dans la main gauche, un sac d'aspirateur dans la droite - gonflé de loulous et de poils. Il pose tout ça dans un coin de la chambre, il astique sa petite isba. Pardon pour ce lambeau d'enfance. Laura refuse d'avouer ce qu'elle ressent lorsque, retour de boulot, John accomplit le devoir conjugal. Crevasse. Dix. Courage, Laura. Ne dis rien je t'en prie. Boström lui écrase la bouche. Cet endroit. Dévisser, alpinisme. Qu'avez-vous ressenti quand vous passiez à côté de cet...endroit ? Mon dieu c'est long. Et vous grimpez toujours ? A Jokkmokk le thermomètre descend à - 46°. Johnny et son père escaladent le Kebnekaise (2111 m). Ça forge le caractère. Combien de fois a-t-il entendu répéter cette phrase ! Ils sont emmitouflés, le soleil illumine le lac Torneträsk, l'orge et la patate, tassés dans la gamelle, attendent le pique-nique au sommet. Hélas, le jeune Boström vomit. Les cimes pittoresques lui coupent l'appétit. Pas grave, mon troll, on recommencera. Mieux vaut descendre quatre à quatre les escaliers quand Laura débarque, se jeter dans ses bras chauds. Les maris sont des êtres complexes. Le port du bracelet chevillard n'arrange rien. De si bonne heure et déjà là ? Nous avons établi l'horoscope de Laura : née sous le signe du Scorpion, elle gravira les difficultés de l'existence jusqu'à quatre-vingt-trois ans, ou quatre, les doigts dans le nez. Mon dieu comme c'est long ? La distribution est arrêtée ainsi. Je vous salue bien. Dix. Une maquette de vie, seulement une maquette ! Les joies de Vénus, le port du bracelet, la dégustation des macarons, taches d'humidité sur les carnets. L'altitude, la raréfaction, puis cette main qui ébouriffe les cheveux. Que c'est beau ! Le décor ne change pas. La fausse porte est toujours fermée. Je suis à vos ordres, Boström, à vos ordres. A ces mots, Laura éclate en sanglots et prend la tangente. *L'orage gonfle son corps* (carnet 1). Comment se maintenir propre, telle est la question. Une boule noire enfle dans le cerveau, sa durée de vie est de dix secondes. Elle explose puis ressuscite. On va pas se brûler la cervelle pour autant. Il faut remettre le ventre en ordre. Donc il y eut désordre ? Éclair sur le

couvre-lit. Glissade. Toujours cette obstinée sonate. *Paysage assassin* (carnet 2). Un pantalon effrangé, une robe de chambre, un rectangle de carton jaune, feuilles sèches dans la poche droite du pantalon - des frusques planquées sous le lit. Rien sur le carton ? Non ? Si : dans un coin, au crayon, presque effacé : *Admiration*. Écriture de Laura. Me voici cloué sur place. Tout cela appartient à Boström. Aucune date. Le pantalon sent la poussière. Laura. Air mauvais, récriminations. Elle m'arrache les reliques, les propulse dans le vide-ordures. La vie devient plus légère - ou plus lourde. Qu'est-ce qui te prend, comment oses-tu. Furax, madame. Avez-vous rencontré une femme aussi vive que Laura ? Boström ! Ça fait plaisir de te revoir. Un songe pire qu'une partie de pétanque jamais terminée. Une randonnée sur les cols suédois enduits de glace. Dix ? Le sentiment d'allégeance à Boström traverse Laura. Au prix habituel. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire surgit au pire moment. Sans doute a-t-il une fiancée quelque part. Le bracelet est-il en état ? Une fille abandonnée pour une carrière dans la justice jet-set. Boström est-il sobre ? Souvenir qui taraude le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire - cul si doux, délaissé pour les grandes cités. Sortons le testeur. Cette histoire l'a profondément marqué. Rien n'échappe à la vigilance du. Que se passe-t-il bon dieu ! Boström, vous n'avez rien senti ? Rien senti d'anormal ? La version corrigée est toujours la bonne ? La paume, les fesses sous la paume, quoi de mieux. Je vous suis pas, dit Boström. Allons allons vous avez essayé de traficoter ? Le tranchant de la main entre les fesses - grande suavité, la friandise au bout des doigts. Madame, vous qui partagez l'intimité de John Boström, rien ne vous échappe ! Rien, répond Laura, je le jure - et elle se recroqueville sur le convertible fauve. Mais regardez donc l'écran : sept, ça passe à sept. C'était donc ça, pense Johnny, l'accélération - dix/sept. Tantôt dix, tantôt sept. Je suis en cours d'évolution. *En cours d'évolution* (carnet 2). On continue à jouer, lance le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire, Boström joue avec le feu. Donc ça se hâte. Ça cherche à ? Percer ? La femme que l'on connaît vous échappe. Je te demande trois minutes de patience. Et vous attendez encore. Laura est en ville. Boström au chantier. Je cours de l'un à l'autre. Lui, courbé vers son bracelet, muet. Elle : Je rentre avec toi. Moi : Je hais les

décisions brusques. Laura : trois minutes, ce n'est pas la mer à boire. Le métier de John entretient sa souplesse. Il peut, sans effort, incliner l'oreille contre le bracelet. Même s'il n'y a rien à entendre, sait-on jamais. De l'alpinisme comme autrefois, sur les névés, avec l'impression de ne rien pouvoir déranger. Les rochers sont à leur place, le père aussi, avec son piolet. Va, fiston, la vie est un combat. Et le père marche devant, sa silhouette se fissure. Dix/sept. Maman Boström prépare la soupe d'antan, au chou avec hareng. Le rythme cardiaque en prend un coup, dix/sept/dix. Le boîtier gris reste impavide. Sauf pour vérifications, le téléphone ne sonne guère. Le PSE est-il viable ? Nous ne pouvons parler que de nous-mêmes. L'atmosphère se raréfie. Les présages s'accumulent. Il y a des limites au temps qui passe. Tout va bien, Johnny ? Êtes-vous encore digne de compassion ? Je ne peux plus, dit John. Vous n'en pouvez plus ou vous ne pouvez plus ? Le Thérapeute cligne de l'oeil. A force de recevoir les clients, ils deviennent des amis. Parfois, le Théra aimerait s'épancher, ce qui, éthiquement, reste interdit. Nous avons beaucoup parlé tous les deux, Boström, et pas une fois vous ne m'avez appelé par mon prénom. John regarde longuement le Théra - enfin sept/dix - qui détourne les yeux. Quel âge avez-vous ? demande enfin Boström. Quand l'aiguille s'affole ne pas s'affoler, pense le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Anguille d'aiguille, *Voir page 11* (carnets 1 et 2). En route pour une journée d'automne chaude et sereine ! Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire prend ses décisions. Rien ne filtre des mutations graphiques boströmiennes. Ne barrons pas la route au PSE. Bracelet OK, cobaye acquitté. Au bénéfice du doute. On va pas en faire une insomnie. Tu es fâché contre moi mon amour ? Laura est victime d'un duel dont elle ignore les enjeux. Le dysfonctionnement sept/dix modifie les coutumes de Johnny - point tant l'accélération : l'arythmie. Boström bute sur son chemin solitaire. La pose d'une fenêtre relève du miracle. Je ne vous retiens pas davantage, docteur. Cette chose raide qui pointe et coupe le souffle. Un bon coup de pied aux fesses et il arrivera au sommet, pense le père. Mais il s'abstient. Une affichette pâlie mentionne les instructions nécessaires à la pose des fenêtres. Boström la déchire. Il en va de même pour sa vie sexuelle. Les entractes s'amenuisent. La fille au chapeau

rouge ôte son chapeau. Une noceuse n'a pas besoin de chapeau. Ho ! On n'est pas au tribunal ! Au pieu, ses seins ont une couleur framboise, pourvu qu'on les pince comme il faut. Dix/sept. Je préfère m'abstenir, dit Boström. Et il reballe. Voilà comment on se coupe du monde, dit le Thérapeute. *Fallait-il enlever le chapeau rouge?* (carnet 1). Plus jamais Laura ne portera le chapeau. Les fictions sociales créent la tyrannie. Quoi ! Le Théra sursaute. Où avez-vous pris cela, Boström ? John désigne sa cheville. Le buffet de la gare où il courut hier était bourré de policiers. John veut-il s'évader ou manger un jambon-beurre ? J'ai pas envie de plaisanter. Voici le signalement : taille, etc. Boström recule lentement, feuillette un magazine salace, retour au chantier sain et sauf. Sept-dix. Quel regard insolent. Au-delà du Kebnekaise (2111 m), les nuages s'effilochent, pas vraiment blancs. Et ces pieds qui partent en morceaux sans qu'on s'en aperçoive. Seule la cheville reste vivante, Boström. Le reste n'est qu'une esquisse. Sauf le coeur peut-être ? Chère Laura, il est temps de faire le point. A ce stade de l'expérience, que pensez-vous de la situation ? Si John ne sent pas une présence, il est clair que la tentation augmente. Quelle présence, Laura ? En terme d'accompagnement ou de surveillance ? Laura écarte une mèche rebelle. J'ai toujours l'impression que John va partir. Vous suggérez qu'il risque de violer l'assignation ? Rien de précis, une sensation brusque; une transition si vous préférez. Nous bavardons, il semble ailleurs. Parfois il trébuche. L'absence de perspective l'effraie, je crois. Pourtant - le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire de la Justice clique sur son agenda électronique -, pourtant il lui reste seulement deux mois. Cela va de soi, répond Laura, plus que deux mois. La quille, dans deux mois, chère Madame, dites-le lui. Ah nous sommes loin des grandes forêts ! Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire eût-il évoqué une possible prescription, Laura l'aurait embrassé fougusement. Hélas, les contrôleurs de l'Administration Pénitentiaire ne portent que des choses tristes et convenues. Leurs vêtements ne font pas d'ombre à la Justice. Si Boström avait été sobre, le PSE ne se serait pas déclenché. Nous en sommes à l'acte II, je crois - au profond de l'injustice. Sera-t-elle notre arme ? Tu as besoin de quelque chose, Johnny ? Non, Laura, merci. Et il sifflote cet air, toujours le même. Schubert. S'il lui est interdit de boire,

Boström pourrait fumer. Il ne fume pas, n'a jamais eu envie. Depuis quand ce sifflement ? Depuis qu'il entendit Schubert. Sept/dix. Odeur de l'incendie. Trois ans déjà, c'est loin. L'odeur se perd. Le paysage de l'incendie a disparu. Laura est ici, contre moi. J'ai une idée : si nous allions... Une scène de jalousie ? Lis plutôt ça : *Extinction des feux* (carnet 1). *Remords* (carnet 2). *Impossible de vivre sans bracelet* (carnets 1 et 2). Boström apparaît. Il porte sa tenue de jogging. Il s'approche de la porte. Laura : tu as le droit de sortir ? Lui ne répond pas. Il siffle. Il ouvre la porte. Elle : John, tu as le droit de sortir ? Lui : ah, c'est toi, Laura. Il sort. On l'entend siffloter - Schubert ? -, de plus en plus faiblement. Laura : ça fait mal qu'il soit... Aussitôt j'embrasse Laura. Elle m'embrasse. Se dégage. J'ai envie d'entendre de la musique, dit-elle. Silence. Nous passons à table. Parfum aigre de l'incendie. Lisière du pavillon. Le goudron a fondu. Nos merveilleuses forêts partent en fumée, alors, pensez : un pavillon ! Le temps est compté, le plaisir, les distractions prohibées, le vague à l'âme, même à dose minime, combattu. Bonsoir. Que diriez-vous d'une petite pause ? C'est simple, nous sommes seuls, Laura et moi. Seuls dans l'immense monde. Et voici Boström. Sept/dix. Boström aux décisions brutales. Il tient une canette de bière serrée dans la main droite. Laura se précipite sur lui. Elle arrache la canette, la jette sur le carrelage. Bris de verre. Boström tombe à genoux. Il lape la bière répandue. Je n'invente rien, hein ! Laura lui saisit les cheveux, le force à relever la tête. Sa bouche est grande ouverte. Il reste ainsi, à quatre pattes. Quel spectacle ! Encore heureux qu'il ne soit pas blessé, soupire Laura. Laura, tu me plais vraiment, ainsi. L'après-midi est fichue. Drôle de goût dans la bouche. Le soir descend. John entrouvre les persiennes en plastique brun. Ce qu'il voit n'est pas rassurant : les réverbères clignotent avant de plonger la rue des Papillons dans une lumière égale, orange. En mer, rien de semblable. Un phare au loin, ou les feux de position des navires que l'on croise. Jamais à la même hauteur, à cause des vagues. Mais, John Boström, jamais vous ne fûtes marin ! *Mentir mentir mentir* (carnet 1), *seul avec soi-même ça passe le temps* (carnet 2). Cette nuit, à deux heures trente, une crise violente : *saloperie, je vais te tuer* (carnet 1). *T'es morte* (carnet 2). *Ce n'est pas moi* (carnet 1). *Le vide* (carnets 1 et 2). Étrange dialogue dont

les rapprochement sont dus à Laura tapotant son clavier d'ordinateur. Son sens de l'humour est macabre. Au petit matin, les lumières s'éteignent d'un coup. La rue est grise. John se glisse dans le lit conjugal, il se colle contre Laura si profondément endormie qu'elle ne sent rien. Petit, il s'étendait sur la pelouse... De la pelouse en Laponie ! Sa mère appelle ainsi une mince bande d'herbe surgie en été. Et là, il pense à l'amour. Le portillon grince... Un portillon en Laponie ! Passons. Maman avance vers la maisonnette entièrement en bois de bouleau. Elle n'a pas vu le fiston dissimulé par les herbes folles. La silhouette s'amenuise, soudain elle se retourne. Qu'est-ce que tu fais dehors à une heure pareille ? Toujours rembobiner le cordon ombilical, Boström. La fenêtre s'ouvre - fenêtre basse, étroite -, un homme corpulent l'enjambe avec difficulté et file dans la forêt. Bouge d'ici, Boström. Je ne sais pas où ni comment. Bouge. Le père devrait avoir des chiens. Un ver de terre qui se tortille, voilà Johnny. Une violente ondée lui ferait du bien. L'homme franchit la fenêtre et s'enfuit dans les ténèbres. La mère se dandine sur le seuil. Elle lève la main, écarte les doigts. Elle est vieille maintenant. Le portillon grince. Laura est de retour. Caresse sur la nuque. Peut-on savoir ce que tu fais là ? J'attends. Sept/dix. Ça cogne. Ça disparaît. Je vérifie. Je veux, je veux pas. John est un garçon plutôt sympathique, non ? Cela ne l'empêche pas de commettre des excès. De temps à autre il ne se retient pas. Surtout si, comme ce soir, il est à bout de souffle. Son patron n'a aucun motif de le maltraiter. Lui, pose les baies vite et avec soin. Les outils sont rangés en temps et heure. Jamais de retard au démarrage. Cotise au syndicat. Pas de perruque excessive. Les rapports de force sont limpides. Puis arrive le camion du docteur. Je veux dire la médecine du travail. Un cas de figure compliqué. La cheville, voyez-vous. Motus. Le secret professionnel ? Peut-on faire confiance à la médecine du travail ? Cette femme dégingandée, blouse blanche ouverte sur pull noir. Que se passe-t-il dans le camion aux vitres opaques ? Lâchons la bride à notre imagination. Ce camion médical est un véritable foutoir. Quoi de plus tonique qu'une femme toubib. De quoi vous plaignez-vous, Monsieur Boström ? Pas d'esclandre je vous prie. Laissez-vous ausculter. Ôtez votre cotonnade. Ce Chanel N°5 est exaltant. Avec une fine odeur d'éther. Un certain

manque de tact accélère les relations humaines. L'effleurement du stéthoscope ? Le hasard veut que Johnny soit le type d'homme utile à la médecine du travail. Tu escalades le Kebnekaise (2111 m), à peine entrevois-tu au travers des brumes l'usine hydroélectrique d'Harspranget, le scintillement du lac Stora Lulevatten, à moins qu'il ne s'agisse du Torneträsk ? - et tu dévisses. La nature est magnifique. L'amour est un faux pas. L'inconfort du camion médical un piment pour un couple vigoureux. Le chaos des éboulis, et hop ! Les âmes des morts sont au rendez-vous. Assez de pessimisme, Boström. Voyez comme vous surgissez, guilleret, de la médecine du travail. *Nostalgie de l'acte sexuel*, écrit Johnny (carnet 2) et Laura tapote ça ! Vaudeville ! Laura dépouille les carnets. Cela exige de la patience. Ou une forme d'hébétude. Elle se glisse entre les feuilles. A ces moments-là, Laura n'est pas à prendre avec des pincettes. Cette chose qu'on met aux doigts. Vous voulez dire des gants ? Le Thérapeute rajuste sa chemise bleue. Il aurait aimé porter des plastrons mais ces temps sont cuits. Décor identique à celui des séances précédentes sauf, note Boström, sauf le yucca ratiboisé. Ces poils trouvés entre les pages du carnet 1, j'ignore s'ils appartenaient à Johnny, ils sont là, avec un peu de poussière, les pages commencent à jaunir. Comme c'est touchant. Donc des gants, suggère le Thérapeute. Une housse, dit Boström. Tout est enveloppé de housses, une sorte de neige. Les aveux prennent des chemins mystérieux. Mille propos s'effilochent, soudain vous enfiler vos gants. Le Théra estime qu'il tient le bon bout. Si l'époque n'en était révolue, il enverrait le petit bleu de la victoire. L'ennui, reprend Boström, c'est que les gants sont trop grands. Enfin, je sais pas. Et il se tait. Le silence lui est égal. Sous un arbre, il en irait autrement - mais ici dans la pièce beigeasse. Laura aussi aime le silence. Je crois qu'elle s'y dérobe. Excellent matériel pour gommer le temps qui passe. Silence après l'incendie. Aujourd'hui elle corrige quelques fautes d'orthographe dans les carnets de John. Ne peut s'en empêcher. Exemple ? Volontiers : Shubert, pour Schubert. Cette cuisine méticuleuse est exaspérante. La nappe verte est mise sur la table. L'ordinateur. Une étagère où elle pose les deux carnets. Un bouquet de violettes devant. Johnny apprécie les violettes. Parfois il force Laura à escalader la table. Elle est déjà nue. Le

miron ton frémit sur la gazinière. Penche-toi, Laura, montre-moi ta violette. Quel loto ! En fut-il vraiment ainsi avec Boström ? Avec des coups comme ça le spasme accélère. Nous en sommes à ? Sept. Définitivement pour l'instant sept. Visage levé vers le ciel, Laura écoute Radio Luxembourg. Plantés dans la cuisine, Laura et moi, Boström et Laura. A traficoter, un jet par ci, coulis par là, un peu de sport enfin - tandis que la mort surgit. Un gage pour Boström. Baissons la radio. Jamais Boström ne renoncera à la viande. Il le voudrait, c'est impossible. Un double coup de feu éclate dans la campagne agitée par un léger vent du sud. Une sortie PSE planifiée avec l'accord du Thérapeute et du Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire se métamorphose en cortège funèbre. Boström se baisse, vérifie l'état du bracelet. C'est un sanglier, dit Laura, un sanglier ou un chevreuil. En ville, les vitrines regorgent de saucisses, ici on compte les détonations. Sept, John est soudain très pâle. Rehaussons son visage glabre d'une ombre nuageuse. Il y a eu sept coups de fusil, je te dis. Tu entends : sept ! Laura et Boström longent un portail de ferme sculpté de têtes grimaçantes. Finalement nous préférons le béton. *Autre chose que la mort d'un homme* (carnet 1), c'est autre chose la mort d'un homme, dit Johnny. Nous sommes seuls au monde, répond Laura. Elle se serre contre moi, nous voici rebâtis à neuf. Mais ça, cette terreur, pire que la froideur du père - non ça y ressemble. Aucun adieu. Visage clos. Étranger. Blanc. Insolent. L'eau mousseuse du lavabo, la vidange. John s'effondre. Te voilà docile enfin. Je te reçois sept sur sept. Boucherie. On ne rencontre pas tous les jours un type comme lui, Laura le sait bien - même si le pronostic reste réservé. Projet immédiat : sept. Sept secondes chrono. Essayez donc d'embrasser l'horizon en sept. Le père plante son piolet au sommet du Kebnekaise (2111 m). Un voile de neige, tel est son logis. Johnny qui gerbe en contrebas. Aucune sensualité dans le tableau. Le père ramasse des épluchures laissées par d'autres alpinistes, il les flaire à l'abri d'un rocher. Du papier alu recroquevillé. Une crotte, pétrifiée. Tout sera redescendu dans la vallée pour que les pics demeurent immaculés. Ceci est un cadeau pour John. Je souhaite que les chasseurs se tuent, dit-il, oui, les yeux grands ouverts, se tirent dessus. Il se masse lentement le bracelet, sachant ce qui va arriver.

Lentement, avec force, prenant garde de ne rien arracher - Laura voudrait l'en empêcher. L'horizon est bouché. Le père hurle après son Johnny, lequel redescend seul la pente qui mène à la maison, à sa jeune ravissante mère. Quelle raclée en prévision. Laura pose la main sur celle de Boström. Elle accompagne de ses doigts les mouvements de son mari. Une brève torsion du poignet annonce le crépuscule et l'arrivée immédiate du Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire - désormais le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire suit les choses de près. La Justice fournit des voitures de fonction parfaitement anonymes, ni récentes, ni vieilles. Le principal c'est qu'elles roulent. Aucun gyrophare n'est alloué. Le testeur suffit, branché en permanence, sans compter un boîtier relais autonome sur la banquette arrière. La moindre déviation du bracelet produit un sifflement aigu. Fermons la parenthèse. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire bondit de sa ZX. Il découvre le couple sous un noyer centenaire dont les rameaux élevés captent les ultimes rayons du soleil. Merde, dit Laura, encore vous. Au loin, un cheval hennit. Laura lâche le bracelet. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire ne vient pas en ennemi mais en observateur attentif. Il ne veut pas s'imposer. Johnny s'adosse au noyer. Regardez, Boström, regardez l'écran : sept ! Parfois, à force d'être feuilletées, les pages des carnets laissent échapper des brindilles de papier. Elles tombent sur le parquet. Pour les ramasser, une pince à épiler est souhaitable, à moins d'humecter l'index avant de l'apposer sur les débris de papier. Au final, ils se désagrègent encore davantage. Passons l'aspirateur. L'écran, lui, est robuste. L'abondance des pixels est une garantie d'éternité. Dans le salon de notre Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire, un cadre orne le mur d'un papier lavable fleuri : la croûte, brunie par la poussière citadine, héritée de feu son père bâtonnier, représente un sous-bois crépusculaire. Au premier plan, sous un noyer, un couple s'enlace. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire, saisi par la coïncidence des paysages, a l'intime conviction que les événements se répètent toujours : ils s'accouchent l'un l'autre, précédés d'une annonce qu'il faut se tenir prêt à détecter et savoir décoder sur le champ. L'avocat de père acquit en salle des ventes pour une bouchée de pain (en fait dans un lot, parmi un fatras de couverts en

métal argenté gravé à son chiffre, ce pourquoi il joua l'enchère en dépit de leur état usagé), acquit donc le tableautin en prime parce que la robe chouchoute de sa mère, d'organdi blanc, réservée aux étrennes, évoquait la robe peinte. Et voici le paysage paternel et grand-maternel ressuscité sous l'oeil du Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire - avec une de ces dissonances qui sont le sel de la terre : Laura porte un jean. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire trouverait-il une ressemblance entre Laura et la femme du tableau, dont la robe en corolle s'étale harmonieusement dans le sous-bois ? Le jean moutarde est en accord avec les prémisses de l'automne - vêtue aussi facile à laver qu'à dégrafer, zip et nous y sommes. Laura est pâle, émue. Sept, voilà ce qui compte. Le brusque passage des fluctuations sept/dix à sept sept. Les soubresauts du bracelet ? Nous l'avons compris : le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire a piraté la ligne directe du PSE. Avec l'assentiment de sa hiérarchie ? Désormais, l'alarme résonne pour lui seul. Dans la nuit, tandis que crissent les ultimes grillons, l'écran luit avec douceur. Quelle différence entre la violence du rythme sept et le scintillement délicat de l'écran à cristaux liquides. Le sort de Boström est entre les mains du Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire s'il a détourné le PSE de son propre chef - personnellement, j'en doute. Laura et Boström ignorent tout de la manigance. Ils tremblent pour eux et à cause de l'humidité du soir. Ils se détournent de l'écran, puis y reviennent comme des papillons de nuit. Sept, reprend le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Que faut-il en penser, Boström ? Reprenez-vous, je dis ça pour votre bien. Il en restera des traces ? demande Laura. Ça dépend, répond le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Parfois, comme ce soir, il se cure les narines longuement. Laissons-le gratter, il réfléchit. Ça dépend de quoi ? Madame Boström, ça ne dépend pas de moi. Et il désigne la voûte céleste pétillante d'astres. Cet homme, élevé dans le respect de la Justice par un bâtonnier du barreau, est devenu un gremlin. Le cas de votre mari sort du schéma habituel vu qu'il change tout le temps. C'est un nomade en quelque sorte. Nomade mais justiciable. Ce soir, pas de pleine lune mais la lueur tamisée de l'écran gris pâle où un graphique imperturbable croise abscisse et ordonnée au chiffre 7, à peine animé par le souffle

imperceptible du ventilateur incorporé à l'ordinateur portable - scène bucolique. A ce stade *la chance (ou la malchance)* - carnet 2 - s'acharne sur les héros du PSE. Je soupçonne le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire d'avoir un faible pour Laura. Comment lui en vouloir ? Elle est si délicate, son profil volontaire s'estompe dans la nuit. Les prestations de service ont du bon pourvu qu'elles soient comptées en heures sup. Objection, Boström ! Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire se rince l'oeil à l'oeil. Personne, en principe, n'est au courant de ses frasques automobiles, en tout cas dans leur détail. La Justice supérieure gestionnaire du PSE expérimental l'a nommé Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire, non ? Que de flonflons ! Il tâte le terrain. Boström, cinquante-quatre jours, plus que cinquante-quatre, demain cinquante-trois. Tenez le coup, Boström. Il voudrait envoyer Boström au diable, s'envoyer Laura, à la hussarde, contre l'écorce rugueuse du noyer. Il tape sur l'épaule de John. Allons allons courage. La forêt est déserte au bord d'une route communale muette. Laura frissonne. Les femmes sentent le désir de l'homme, fût-il Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Laura aurait pu être assistante sociale, l'oreille chaude au téléphone des heures, pallier aux déficiences intimes. C'est comme si John n'existait pas. Il est là, pourtant, flottant dans son jogging, debout - mais invisible, absent. Laura et le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire (elle hait le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire) unis par un lien grossier mais subtil. A peine sept, on nage en pleine action. Le coeur de Johnny se brise, Laura ne le recolle pas. Elle le place sur l'étagère, à côté des carnets puis avance vers le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Je vais pisser, dit John, et il s'enfonce dans les bosquets. J'ai cru qu'il allait me casser la gueule, dit le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Laura est contre lui. Il sent sa bonne odeur d'épouse courageuse. Ils se connaissent bibliquement, à peine éclairés par un écran neuf pouces. La nature se repose. Ils sont là, l'un dans l'autre, ayant arraché et soulevé des pans de linge qui s'agitent autour d'eux. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire lèche Laura qui lèche le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Cela s'entend dans le silence de la nuit. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire n'a

pas de fouet sinon il cravacherait Laura dans la pure tradition forestière. Cette femme l'exalte plus que n'importe quelle autre. Jamais il ne connut semblable extase. Mais que dit-elle : plus que quarante jours, ça fait un compte rond. On verra pour la suite, n'est-ce pas. Banale affaire de concussion, pissons, comme dirait Boström. Cinquante, réplique le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire en boutonnant sa braguette. Quarante-cinq, cochon qui s'en dédit. Jamais je n'aurais cru Laura capable de trahison. Même pour la bonne cause ? suggère le Thérapeute. Elle n'allait pas vous demander la permission, Boström. Et, si je saisis bien, vous étiez au courant. Vous êtes resté coi. Quoi ? demande Johnny. Je regardais l'écran, de loin. Tout ça c'est de la télé. Cette séquence fut-elle inventée par Boström ? Il convient de nourrir les carnets. Jamais jamais Laura ne trompe John. Laura et John, aucun déchet, ni ruine, pas l'ombre d'un malentendu. Si John a vu Laura se faire soulever par un homme dans la forêt profonde, c'était lui-même, en plein effort, baisant Laura. Il a pris un peu de recul, voilà tout - est-ce interdit ? Dieu que les rapports de couple sont complexes, sinueux, embrouillés, souterrains. Miracle de l'amour ! Hem, dit le Théra en proposant une Gitane blonde à Boström. Pardon, vous ne fumez pas. Et alors ? dit John. Il prend la cigarette, le Théra active la molette du briquet bleu, la flamme illumine la figure de Johnny. Boström tire une bouffée. Ces minuscules transgressions ont un parfum capiteux. Cela ébrèche la mélancolie. Tout à l'heure quand Laura fourrera sa languette entre les lèvres de son mari, elle s'exclamera : tu as fumé, Johnny ! Et ce sera un cri de pure bergère. Bien entendu, le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire n'a aucun pouvoir de diminuer le PSE de Boström. Laura le comprend. Alors ? Sept ? Sept. A toute berzingue. Les vitres. L'échelle. Le bracelet. Le drame. Des coups de marteau dans le cercelet. C'est marqué dans le carnet 2 : *coups de marteau*. Du balai, Boström ! Comme au Kebnekaise (2111 m). Et ce regard cireux de la mère, carres à gogo, glisse Johnny, et vive le ski ! Le paysage défie les yeux, le froid colle la peau, un coup de bâton à droite, un coup de fusil à gauche, comme à l'affût. La bête te regarde puis tombe sur le flanc, chaude, agite ses membres jusqu'au coup de grâce - s'il arrive. Superbe détonation, Boström. Depuis un moment, le vieillard ouvre et ferme la porte du chalet lapon. Il se tient

sur le seuil, main droite en visière à cause de la réverbération. Il guette maman, du retard à la soupe. Et si elle s'était perdue en quête des brindilles pour le poêle. Si elle avait glissé dans un trou, aspirée par la poudreuse trompeuse. Il a faim. Sa mémoire vacille mais l'estomac est exigeant. Il décuple l'imagination. Un mauvais fils ferait l'affaire. Le père crache en direction des sommets que ses jambes, désormais, refusent d'asticoter. Une bonne boule de passé, ça vous cale. Assez de calomnies. Le père aime son fils comme un père doit l'aimer : tel qu'il est, c'est à dire absent. Aussitôt, le jardin intérieur s'anime de mille et une fleurs odorantes. Un renne passe le mufler entre deux bouleaux et broute les jeunes pousses. Tant pis si l'instant d'après, tout se brouille, laissant une ombre noire. Ce que les pieds ne peuvent supporter, la tête s'en charge. Aïe ! Le vent se lève. Les tourbillons s'engouffrent, il faut fermer la porte. Le téléphone est à portée de doigts mais le vieux l'envoie valdinguer. Il déteste la modernité. Jamais il ne demandera du secours. Il boit un reste de café froid. S'il habitait en ville il actionnerait une mignonne alarme pendue à son cou, aussitôt les soldats du feu accourraient avec des couvertures en feuilles d'aluminium. Ici, le vent est toujours une mauvaise rencontre. La tempête qui se prépare jappe déjà. Le Kebnekaise (2111 m) est cerné d'éclairs. Le vieux barricade la porte avec une table lourde à traîner, puis centimètre par centimètre, tandis que les bourrasques miaulent dans le poêle, il déménage le bahut, le cale contre la table. La vieille pourra toujours toquer. Après l'heure c'est plus l'heure. Il s'assied pour récupérer. Ce qu'on est bien sur une chaise ! Un jour ou l'autre nous sommes assignés à résidence. Quand nous pensons sortir, on cloue notre cercueil. *Stop aux pensées sombres !* (carnets 1 et 2). Combien l'usine produit-elle de fenêtres par jour ? Bien plus que Boström pourra en poser. Idem pour le bracelet : les signaux qu'il émet éclosent avec une telle hâte que Johnny ne peut les nourrir. Dans le grenier du pavillon, les rats trottaient au-dessus de sa tête. Ils se moquent du blé empoisonné. Ils veulent rester sains. En attendant, quelle gymnastique font leurs petites pattes ! Continuez, dit le Thérapeute, vous êtes sur la bonne voie, Boström. Parfois, il envie les magnétiseurs qui, d'une imposition des mains, expédient les affaires. Les pépettes rentrent plus vite, non ? Hélas, c'est un intellectuel. Vous n'avez plus le yucca,

constate Johnny. Les chats pissaient dessus, il a fini par crever. Ce sera tout pour aujourd'hui - le Théra ne dit pas cela, il se contente de regarder sa montre, Boström se lève. Et vous le remplacez pas ? *Offrir un yucca ?* (carnet 2). Qu'est-ce qu'un homme de peine ? Un Boström. Pourquoi ces mots me viennent-ils pendant que les flammes ravagent le pavillon ? Un homme de peine se retranche au plus profond de lui-même en attendant qu'on le sonne. Sept. J'ignorais que Laura avait vécu avec John. Beaucoup de mal à les imaginer ensemble. Rien à imaginer : ils vivaient de concert, amoureux l'un de l'autre à en baver. Une destruction rapide et réciproque s'ensuivit. C'était leur viatique. Moi, je suis désarmé. Assez de promenades printanières. Laura dort dans mon lit. Sa respiration, d'abord douce, régulière, se casse de légers soubresauts. Sous l'angle érotique, rien n'est-ce pas ? Parions qu'elle rêve de Boström. *Dormis à la belle étoile* (carnet 1). Feuilletons le catalogue. Parfois nous transpirons, la sueur nous vient d'un excès de viande d'amour. Puis un soupir nous embaume de sa fraîcheur. Jamais Laura ne porte de string. Johnny, vous avez l'humour macabre. Non. Reprenez un peu de viande. Je me souviens d'un soir où, seul avec Laura, nous regardions le passage d'une comète, frémissant de ce sillage immense, lointain, exotique, et que la presse nationale annonçait comme le passage du siècle. Laura avait un regard flou - exactement identique à celui qu'elle avait durant l'incendie du pavillon. Exactement le même, qui me porta vers elle ce jour-là. En vérité, Boström, elle avait oublié ses lunettes. L'ivresse des sommets est à ce prix. Bien, Boström. Combien de fenêtres aujourd'hui ? Sept. Le baiser de Laura après la comète était-il un baiser de myope ? Il n'avait rien de flou. Sept fenêtres, toutes pareilles, sur la façade d'un pavillon semblable au nôtre. Un record. Il restait un peu de temps : je me suis assis, dos à l'escabeau et j'ai pensé à Stockholm, à la brasserie. Un serveur musclé passe entre les tables. Il porte à bout de bras un plateau de charcuterie. Quelle bonne odeur ! Brave et bonne odeur mêlée à celles de la bière et du tabac. La porte s'ouvre. Une fille entre, une étrangère. A quoi voyez-vous ça ? Elle entre et va droit au comptoir comme si elle connaissait quelqu'un. Il y a des couples qui dansent, sur un truc de Schubert. Schubert, avec un c, Boström. Vous avez dansé sur du Schubert dans une brasserie suédoise ?

Oui, j'ai invité la fille. Passons sur Schubert. Passons. Comme si Laura connaissait le patron, la patronne et le petit lapin. Personne, ici, ne parle français, à peine anglais, allemand à la rigueur - mais pour danser quelle importance. L'ivresse des regards et des corps vaut tous les espéranto. Personne ne l'a obligé à y aller. Ces bières suédoises sont terriblement traîtres. Plus ça allait plus Boström rétrécissait. Quinze. Dix. Sept. C'est pas humain. *Impression d'être une sardine en boîte* (carnet 1). Tiens-toi à carreau, Johnny, il y a anguille sous roche ! Oui, comme dans un égout. Ça glisse soudain soudain ça glisse plus. Peut pas se retourner, reculer, ni avancer sauf à forcer le passage. Le cou dans l'entonnoir. Plutôt abstrait ? Mais vérifié. Invérifiable mais vérifié dans la chair. Sept. Laura, connûtes vous cela ? La sensation d'être nulle, humainement, annulée ? Et cependant qu'on vous attend au tournant ? Que faites-vous dans la vie, Laura - mis à part boströmer ? Vous n'êtes pas petite rentière au moins ? Je vous verrais plutôt dans le secrétariat trilingue, les assurances, l'enseignement, le tertiaire. Une vague lueur que l'on prendrait pour la lune obscurcie par le passage rapide des nuages et qui se révèle n'être qu'une lanterne balancée dans la brume et les premiers flocons nerveux... J'évite de pleurer sur mon sort, répond Laura. Obligée d'y aller voilà tout. Même si on ne veut pas de moi, je suis obligée d'y aller. Je perd mon temps, je le sais, mais ça ne change rien. Flocons plaqués contre les parois terreuses abruptes où ils se collent, piquetant la terre noire, ou qui semble telle à l'approche de la nuit. Silence, Laura ! Vous démoralisez le régiment. Partez ! Mais partez donc ! Quittez Boström ! Vous méritez mieux qu'un poseur de fenêtres. Ou alors bossez et fermez-la sept secondes. Sept ? Nous savons pertinemment que les sept secondes seront bientôt six, puis cinq, etc. Boström ne s'éternisera pas chez le Thérapeute, le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire accélérera la cadence, la pose des fenêtres deviendra saccadée au point que le soleil et l'ombre auront à peine le temps d'un reflet dans les vitres, la tenue des carnets sera irrémédiablement perturbée - inflation de points de suspension, pages blanches, ratures, déchirures, carnets 1 et 2 mélangés. La ficelle du récit est un peu grosse ? Je dis la vérité. Je n'aurais pas dû quitter Boström, le souvenir de Boström, d'une semelle. J'aurais dû prévenir les parents de

Boström, me rendre chez eux, faire du tourisme social à l'île Gotland et de la glisse dans le *ffäll*. Cette histoire n'est pas claire, où la rue des Papillons se confond avec la vie des lapons. Mes relations avec Laura non plus - Boström me casse la baraque dès que j'essaie d'approfondir mes relations avec son ex. J'aurais dû rencontrer le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire, savoir qui contrôle quoi, qui tire les ficelles et pourquoi elles s'emmêlent. Laura, Johnny et moi, sept secondes, l'embrouille. Je ne suis pas Johnny, mais si je me tâte la cheville... Combien de fois ai-je escaladé le Kebnekaise (2111 m)? Saleté de brouillard. Saleté de Norrland. Il faudrait un journaliste professionnel pour débrider ces plaies. Aujourd'hui, les nuages filent bas. Qui écrit *la vie minutée d'un jeune prévenu sous surveillance*? Et qui, mieux que moi, connaît Laura - Boström excepté. La rue des Papillons est à Montreuil, le reste c'est du pipeau. Les Lapons s'en taperaient les cuisses. Leur fils unique est bien unique. Il engloutit sa bolée d'orge tandis que le vent du Nord siffle sous la porte. Si Maman avait accouché d'un cadet, on aurait agrandi l'isba. Non non. L'expérience PSE est gauloise. A ce point de l'histoire expérimentale du PSE, j'ai cessé tout commerce charnel avec Laura. Le souvenir de Boström défile à fond de train, du poisseux express. Elle s'y débat, seule. Elle s'est remise à fumer et se demande combien de temps Johnny vivra encore. Le grand gaillard maigrît. Il se ratatine. Se lever d'une chaise pour dire bonjour est un effort. A mesure que son timing décolle, ses gestes deviennent plus lents, plus incertains. Même en pleine lumière, il vit dans la pénombre. Une aura trouble semble le cerner et lui imprimer un perpétuel mouvement de bascule. Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire lui tape sur le ventre. Ça va, Boström? On ne va pas perdre le client! Boström, où est la Justice dans tout cela? La patate et l'épicéa sont au diable. La Baltique gèle en lui avec des reflets saumâtres. Dites, Boström, ça va? Vous n'allez pas nous filer entre les doigts. Vous avez votre vie à vivre. Votre amour, votre Montreuil. On s'est attaché à vous. La liberté est pour demain. Le salopard lorgne sur l'épouse et leurs petites coutumes. Sa chair tressaille rien qu'en regardant le jean qui se balance sur le fil à linge du jardinet. Son langage est pauvre mais il a contracté le feu d'Eros et son bâtonnier

d'aïeul tire la sonnette : le Boström et ta carrière font la paire. Ce prévenu, la Justice te l'a confié, gaffe s'il se carapate ad vitam aeternam. Hélas ! Les corps sont soumis à des lois qui nous échappent. Parfois, Johnny entend des cris d'enfants, le cheptel d'une généalogie confuse, suédoise, quasi biblique, qu'il note par des chiffres dans les carnets (127/202/10/00...). Misère. Il vit désormais dans une île étrangère. Un stacatto crépusculaire se rue sur lui. A l'évidence, l'expérience vire à l'échec. Les portables grésillent. Qu'est-ce qui se passe avec Boström ? Où est l'obstacle ? En lui ? En nous ? Qu'en pense Laura ? Elle lève les bras au ciel. Elle est toute vibration mais rien ne passe plus. Elle s'afflige, elle court chez le pharmacien. Les symptômes ? Un hoquet qui ne finit jamais vraiment s'empare de Johnny. Une pénurie d'oxygène, sorte d'aridité pulmonaire, maintient Boström assis nuit et jour. Une acidité qui ronge les mots et les transmue en pets de mémoire. A peine la force de pisser dans le lavabo d'angle qui égaie les water-closet. C'est donc ça la villégiature de l'âme ? Ce corps hoquetant sa géographie prénatale ? Torneälv. Kalixälv. Luleälv. Piteälv. Skellefteälv. Umeälv. Si Papa lapon donner coups de pied au cul, fiston entrer plus vite au purgatoire. Et sa sainte mère ? Elle épluche la patate, elle la râcle avec délicatesse - une fine lame frottée chaque lundi au Vitacier (suédois) évite le gaspillage. Les épluchures sont transparentes. Parfois, elle les porte à la lumière et jouit de les voir transpercées par la clarté neigeuse. Quel pays de montagnes pittoresques ! Peler n'est plus un fardeau mais une bénédiction. C'est comme pleurer de joie. Quand le Pasteur tapote à la fenêtre aux verres épais, le son mat la fait à peine sursauter. Les yeux baissés vers ses pantoufles montantes en peau de phoque, elle ouvre la porte au représentant de Jésus en Laponie, pousse délicatement les pluches d'un revers de paume et lui propose un verre. Le Pasteur s'assied devant la table et, tandis qu'il déguste la boisson locale, il suppute le temps qu'il lui reste à attendre avant de passer à la suite. En d'autres contrées (Montreuil, par exemple), il aurait amené un bouquet de roses composé sur un comptoir en faux marbre par une spécialiste tandis qu'il cherche la monnaie - coutume évidemment absente au large du cercle polaire arctique. Déballer le papier mica en humant les pistils, le froisser délicatement, d'un air dégagé, le glisser dans la poubelle avec

discrétion et, sur la lancée, ouvrir le placard où résident les vases, choisir l'adéquat, l'emplir d'eau javellisée, y adjoindre le mignon sachet anti-pourriture qui fut agrafé sur le papier, juste à côté de l'étiquette auto-collante, enfin présenter le cadeau floral sur le buffet en vantant ses qualités esthétiques et odorantes : Laura pratique cette coutume le dimanche en matinée, quand Johnny s'est fendu d'une douzaine de fleurettes de serre. Quelques minutes s'écoulent alors, une sorte de sas avant d'entrer dans le vif du sujet avec une légère angoisse. Ici, dans ces contrées douloureuses, d'autres subterfuges sont nécessaires - sinon on serait pire que des bêtes ! Chacun ses coutumes, gardons nos particularismes, nos racines qui font la richesse de notre terroir. Le Pasteur, lui, caresse le front du baby John, telle est sa bénédiction. Il ne prononce pas un mot sinon il secouerait ses doigts tant le contact du front moite du marmot le dégoûte. Pouah ! Maman dit alors d'une voix qu'elle n'a jamais en d'autres occasions, une voix basse mais alerte : va jouer dehors, va rejoindre le père et ses raquettes. Le Pasteur est corpulent mais agile. Il ne s'attarde jamais bien longtemps car il lui faut porter la Parole dans d'autres isbas. Quel tempérament chez cet athlète de Dieu qui, chaque jour, change de rond col blanc. Tout ça fait du hoquet, surtout quand Maman se laisse aller à des gémissements suaves, pleins de douceur mais en même temps expressifs et modulés. Dehors, le Kebnekaise (2111 m) est encore dans la tourmente, uni à jamais avec les nuages gris. On dirait de grosses salopettes mouillées, difficiles à enfiler et qui entortillent les pics. Papa est déjà loin, mais on le rattrape vite si on suit ses traces en courant autant que la neige l'autorise. Avec un peu de chance, il fume sa grosse bouffarde dont les volutes, légères et odorantes, se distinguent de loin. Ici les bambins ne jouent pas à la locomotive, dommage. Si le soleil de minuit était de la fête, ce serait merveilleux. Mais en cette saison, l'astre stagne à l'horizontale, les ombres qu'il dessine à partir des pics sont terribles et ces ombres pénètrent les orbites des enfants avec une telle violence qu'ils pensent devenir aveugles. C'est l'heure où le Pasteur empoigne la mère et plonge dans son terrier. En été, la montagne est plus accueillante, le bois de flottage encombre les fleuves et les billes de mélèzes tournent lentement dans les remous avant de heurter les rocs et de repartir gaiement vers

Kramfors. Fiston au flanc, le père aime s'asseoir sur la rive de l'Indalsälv, et tous deux comptent les arbres trébuchant dans l'écume. C'est là que Johnny a fumé sa première pipe bourrée par l'index patriarcal. Comme il tousse ! Comme il crache dans le large fleuve ! Ma parole, il a le hoquet ! Bientôt il apprendra l'alcool et le sexe qui s'emmêlent les soirs de bal au point de chavirer avant la fin du concert, procurant des sensations inconnues qu'on cherche à reproduire en moult circonstances de la vie adulte. Bientôt il prendra la clé des champs, il repoussera ses parents, la pêche et l'agriculture de base. Il dégueulera à Bofors sur les machines-outils chargées de pondre des armements irréprochables en acier national. Puis il connaîtra Stockholm, et ses 800.000 habitants environ, non pas un par un, comme il connut ses lointains voisins d'isba, mais en bloc, avec, de temps à autre, quelques unités qui se détachent du lot pour vous assurer que l'existence n'est pas un mirage mais le fruit de la rencontre avec un contremaître, un sergent de ville ou une fille qui, elle aussi, travaille dans les roulements à bille. Le temps travaille à rebours pour Boström. Un coup de poing dans les côtes, ça te coupe la chique, dit le Père et il passe aux actes. Pareil pour les mélèzes : un rocher dans le tronc et ils giclent vers les cités portuaires. Tout ça pour la pâte à papier. Quel gâchis ! Parfois, ici comme ailleurs, un arbre incendié par la foudre dresse un dard noirci vers le ciel mais les troupeaux de rennes passent indifférents au drame. Les éleveurs les poussent vers la montagne printanière et ils sont heureux d'arracher des brins au tapis végétal sans évoquer l'abattage. Telle est la vie, du Norrbotten au Västerbotten, entre le 68^{ème} et le 69^{ème} degré de latitude nord. Le plaisir est rapide, des portes de glace bouchent les hautes vallées. Il semblerait qu'aujourd'hui elles encombrant le larynx de Johnny Boström – une tragédie se concocte aux antipodes de mère-nature lapone, à l'ombre des tilleuls usés par les pots d'échappement. Que cesse ce hoquet ! Laura se débat seule avec une pharmacopée vacillante. Consulté, un jeune médecin des Urgences a voté pour l'hôpital, mais que faire si le patient préfère insupporter son entourage et souffrir à domicile ? Quant au docteur local il déteste les hypocondriaques, c'est bien son droit. Si tout gonfle à l'intérieur du corps, si les membranes se contractent, l'air siffle où il peut. Sacré

raffut. Un masque à oxygène serait le bienvenu, Laura. Cette naine cape vaporeuse donne une allure Zorro mais elle n'apaise qu'un temps. Si vous n'êtes pas dans votre assiette autant débarrasser la table. Voici donc Laura, bras ballants devant Johnny. Elle essuie, d'une chiffonnette en papier, quelques gouttes de salive au menton de son chéri, puis elle s'assied face à lui. Elle est proche des larmes mais rien ne gicle. Elle se contente de tortiller le col du chemisier rouge qu'il aimait tant lui ôter jadis, hier presque, détachant ce lacet qui commence par devant et se boucle derrière, parfaitement inutile - le fonctionnel n'est pas de mise si la séduction entre en jeu. Quand Laura est dans cet état, je suis si ému que j'entre en érection. Les yeux clairs de Laura s'embuent et le membre s'anime, avec douceur d'abord, puis vient l'exigence. Qu'elle s'abatte contre mon épaule, le reste suit naturellement. Le rut du renne scandinave c'est quand même autre chose. Son brame rauque, son aboiement interminable ! Il s'apprête à emmêler ses bois à ceux du copain tandis que la biche, emmêlée dans ses longs cils, continue à brouter le lichen dans l'attente de la chevauchée fantastique. Boström était un fin limier, il savait écarter les jambes blêmes comme neige et en tirer parti avant de déboucher le schnaps. Sköll ! Maintenant, pauvres pauvres bras ! Ils ne peuvent que pendre et, dans un sursaut, arracher le masque à oxygène. La bonbonne siffle dans le living, le hoquet redouble, le tuyau pendouille. C'est l'anarchie. Les secondes s'effritent en cadence et les souvenirs dégoisent. Une saucisse (le sexe), le barda (le bracelet), sans compter les paillassons (les putes) et l'amour (l'amour). Aujourd'hui les transports ferroviaires - et surtout routiers - ont remplacé l'eau glacée des fleuves : comment savoir où on va ? La mer de Norvège ne reçoit plus les grumes et le Royaume compte ses Lapons sur le bout des doigts. Johnny, si tu savais ça ! Mais gare ! L'âme de John n'est pas morte ! Elle se transforme seulement : tantôt aigle, tantôt danseuse du ventre, entre deux hoquets, elle hésite à s'éteindre ou à errer encore. Elle imagine : 1) les pressions divines qu'elle assimile au fourreau conjugal, 2) la purification absolue de la nuit obscure. Le sevrage n'est donc pas achevé. Il se poursuit à tâtons, sans aucune pudeur. Tant pis si l'âme de Johnny confond le tabernacle et l'halogène du living-room. Quelque chose la sollicite où la

contemplation trouve son gîte après avoir tournicoté tournicota, tel un insecte de nuit, autour du doux visage de Laura. La voici, cette âme fluctuante, dans l'escalator secret, huilé dans ses moindres rouages, la voici qui demande grâce : *Illuxerunt coruscaciones tuae orbi terrae ; commota est et contremuit terra ; in mari via tua, et semitae tuae in aquis multis ; et vestigia tua non cognoscentur.*¹ Elle frémit, elle s'excite. Ô douleur d'être jetée sur le palier du Grand Magasin au risque d'être broyée par les rainures inox de l'escalier roulant. *Numquid nosti semitas nubium magnas, et perfectas scientias ?*² Nous tenons à nos bijoux, nous faisons tout pour les protéger un max. Puisse-t-il ne jamais arriver à l'âme de Johnny Boström ce qu'il advint à un caniche de mes connaissances, lequel fut broyé par un escalier mécanique avant d'être piétiné par la foule anxieuse d'atteindre le rayon des soldes d'été. L'escalier n'est pas forcément le lieu des contemplations secrètes. N'a pas l'esprit d'escalier qui veut, O.K. ? *Antequam conteratur, exaltatur cor hominis ; et antequam glorificetur, humiliatur.* Cette avalanche de citations ecclesiales et latines surgit dans les carnets boströmiens, elle intrigue, certes - mais n'oublie pas, Laura, la fêrulle calviniste qui régnait dans les maisonnettes du Norrland, et de quel bois on se chauffait au temple. Soyons naturels. Acceptons ce qui déconcerte. L'escalier monte et descend, là est sa force. Pour l'instant, l'âme de Boström ne fait que descendre et monter. Quand elle sera parvenue à son but elle cessera de s'agiter comme un fanal au vent. Un héritage, une bicoque, nous pensons être arrivés au faîte du bonheur et nous tirons une échelle qui est loin d'être mystique. Nul sommeil n'étreint Boström, aucun songe par conséquent. Sacré problème. Il s'épuise à parcourir l'escalier d'amour. A quel degré est-il parvenu ? Cela, seul un décompte précis des hoquets et des secondes pourrait l'établir. Laura a d'autres chats à fouetter. L'Eternit qui couvre le pavillon n'est pas un gage d'éternité. Le goût du péché reste fort, fût-ce au cœur du désarroi, à cause du désarroi, via le

¹ *Vos éclairs ont répandu leur lumière sur le monde ; la terre a frémi et elle a tremblé ; la mer a été votre chemin, et vos sentiers sont sur les grandes eaux, et l'on n'y peut reconnaître les vestiges de vos pas.* (Psaume LXXVI, 19. Carnet 1)

² *Est-ce que tu connais les grands sentiers que suivent les nuées et les sciences parfaites ?* (Job, XXXVII, 16. Carnet 2)

désarroi : Laura convoque le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Voici ce terne fringant à l'ombre du portillon lasuré. Elle devra exposer le péril boströmien sans tarder ? Non. Elle change de visage, de jupette, elle clôt le living-room et obéit au carillon à deux notes acquis au Bricorama, moins stressant qu'un dring. Sa fougue surprend la Justice. Elle clignote comme un paquet cadeau et, tandis que le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire la déficelle, elle lui dézipe le froc. Ensuite, ils batifolent debout contre la cloison fleurie de papier lessivable. Guère pratique mais excitant du tonnerre de bouc. Fou comme les parfums corporels remontent dans cette position ! L'un et l'autre, pourtant, se sont bichonnés à coups de savonnets mauves et de déodorants adéquats. Donner son corps à l'autre, ce n'est pas du rafistolage. La fougue n'attend pas. Parfois, la confusion et le chagrin surviennent mais il est déjà trop tard : on ne va pas s'excuser ! On fait patte de velours en se rhabillant, la cuisse poisseuse. Après que la queue du Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire ait fini de pomper en elle un paysage agreste et furibond, Laura sent son cœur se décrocher. Il s'agit d'une image, d'une brèche dans la morne réalité : au lieu de chanter *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur parce que l'amour est fort comme la mort* (extrait du *Cantique des Cantiques*, Carnet 1), que dites-vous Laura ? Du passé faisons table rase ? Chacun sa sono ? Nenni ! Elle balance son index sous le nez du Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire, et ce délicat balancier à l'ongle vermillonné, à la cupule soigneusement dégagée de ses peaux importunes, ce doigt tantôt si preste sur le gland violacé de la Justice, voici qu'il bat la mesure, *allegro vivace, ostinato furioso*, puis, après avoir désigné la porte du living-room, percute le loquet et découvre la scène. Tableau. Hoquets. Le Roi est sur son trône, alias tabouret - et dans quel état. On se croirait au MacDo avant la fermeture quand la jeunesse s'envoie une dernière rasade Coca avant de pétarader sur des mini-scooters acidulés et se dirige vers les caves où d'autres amusettes poirotent avec impatience - les jeunettes passent en sous-sol des heures formidablement conviviales avec des jeunets aux grappes tendues, qui vidangent comme des mercenaires. Johnny Boström a-t-il perçu l'écho des ébats ? Mystère. Si oui, peut-être y puisa-t-il le courage et la force

d'atteindre le troisième palier, celui qui vous jette dans le prêt-à-porter où règne la confusion bigarrée des nouveaux textiles perspirants et des marques criardes. Le voici exsangue. La faute n'en vient pas de vous, ô mon Dieu, car vous êtes toujours prêt à nous accorder de nouveaux bienfaits, mais de ces vêtements de ski empilés sur les rayons jusqu'au zénith du Grand Magasin - une verrière abondamment 1900, relookée par un couple de célèbres designers, où les projecteurs dardent des lumières rasantes et dures qui, quoique illuminant de grassouillettes nymphes en vendanges d'amour et d'achats à crédit, peuvent évoquer, pourquoi pas, des levers de soleil scandinaves et faire paraître resplendissants des blousons fluo avachis. *Donnez-moi des enfants ; sans quoi je meurs*, disait Rachel à son époux Jacob, prophète in la Genèse (XXX, 1. Carnet 2). Oui, accordez des enfants provisoires à John Boström, afin que, tandis qu'il joue au Roi Lear, ses bambins enfilent des souliers jaunes enduits de Gortex et dévalent à leur tour la pente du toboggan nuptial. Laura, votre corps soupire car jamais Johnny n'accepta d'engendrer. Pas d'éclopés, telle est la devise du vitrier. Le pur diamant du corps pourpre dans le vide. La consigne est simple. Un trou dans la neige. Le désir a de ces tacts et, s'il enfreint la loi, les cliniques possèdent des hottes aspirantes. Le sais-tu, Laura ? Les ravins du Kebnekaise (2111 m) recèlent des fœtus tricotés main (car là-bas les cliniques sont éloignées de la vie comme de la mort). En cachette, de jeunes doigts les jettent sans oraison, retournant vite vers d'autres préoccupations, mais, si l'été est exceptionnel, le soleil laisse apparaître des corps délicats. Bien qu'ils n'aient pas droit à la Résurrection, les chérubins paraissent gaiement tourner une pub télévisée où ils trébuchent vers des couches-culottes ultra-absorbantes - avant de retomber, calcinés par la tiédeur exceptionnelle de l'air. L'amante (Laura) s'arc-boute vers le gland, d'une main elle arrache la capote hérissée de pics parfum fraise, de l'autre elle dirige le cyclope temporaire vers son intime conviction. Déjà, en cachette, elle se voit épouse et mère, déjà elle branche son cathéter sur le nombril d'un monde neuf et bourré d'espoir. Déjà elle pense au chauffage électrique intégré. Ses parties sensibles sont en pleine expansion. La voici, cette sportive, cette coureuse de fond, cette marathonnienne de la condition humaine,

haletante et la main sur un fil d'arrivée tendu à se rompre dessous un ciel d'orage, trempée jusqu'à l'os, toujours élégante, allongeant un bras si finement musclé qu'il semble jaillir de sa propre peau bronzée par une nature rebelle et généreuse. Mais Boström préfère la luge. Il serait bon de laisser ce sujet pénible pour l'âme. L'union divine, c'est fort fun, mais strophe après strophe. Lyre ou l'ire ou Lear ? Dommage que les Lapons ne pratiquent point le tradiladilère aux confins des hauts plateaux laponiques. Las, l'écho en est absent. Bref, amour infus quand tu nous tiens par le hoquet ! Stupeur du Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Stupeur ? Ce mot est faible. Déchirure serait plus adapté à la situation. Lorsque le voile du temple se déchire, un autre voile surgit à la seconde. A ce rythme-là, le cerveau d'un Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire décroche plus vite qu'un christiania. Pourtant, voile après déchirure, quelque chose de, d'indéfinissable mais, se dessine. Présence amie, une certaine force, assurément, soutient la tringle où sont pendus tous ces rideaux. Le Grand Magasin en regorge et, ce soir, ils sont offerts discount avec un coucou suisse fabriqué à Macao, dont le mode d'emploi, incompréhensible, donne du fil à retordre aux consommateurs. Quand le poids de ces voilages angoissants diminue, le regard humain se décille et le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire dégorge d'une solitude proche de ces moments où, ado, il brosse son zig devant le miroir du salon bâtonnier pour voir ce qu'autrui pourrait voir, et s'emplit de son image avant d'en faire profiter la ramée des rallies, quand les cousines et leurs copines, testent leurs charmes incertains sur les banquettes en cuir nostalgique. Ouf. Boström, Boström - il ne sait que répéter le nom de son prévenu. Jouerait-t-il de la grosse caisse ? Plutôt du jazz vocal, non ? Puis, un quart de tour vers Laura dans la plus saine tradition du Boulevard : pourquoi ne m'avoir rien dit ? L'hypocrite, de plus, a laissé le testeur à domicile, dans son nid capitonné. Le voici impuissant face au tabouret, au hoquet, à l'accélération incontrôlable du temps qui vire sans dire bonjour. Un ange passe, viré par un hoquet particulièrement sonore. La nuit tombe. Nous allons montrer comment cette nuit horrible est un purgatoire. Souvent, nous composons avec nos décisions. Elles s'agitent comme un mixer dans la boîte crânienne que nous coiffons matin midi et soir, au

point que nous les soupçonnons d'avoir pris une cuite carabinée. Elles investissent dans le désordre et l'anxiété. Elles se brûlent les ailes aux feux de la rampe. Et, à l'arrivée, souvent, elles ne pèsent pas lourd. Rendons justice, Laura, à la Justice : elle sait, ce soir-là, être conséquente avec les intérêts convergents de la société, de l'humanité, de la médecine et de la charité bien ordonnée qui commence par elle-même. Il faut, d'urgence, ôter le bracelet de Boström, conclut le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire, il en va de l'honneur de la Justice comme de la Thérapeutique. Et il s'agenouille devant le prévenu Boström. Impurs que nous sommes, seuls les actes comptent, pas les intentions. Quand il le faut, l'amour est ténébreux comme une gestion. L'Administration a parfois coutume de faire dériver ses décisions hors hiérarchie. Ce Contrôleur, genoux à terre, nuque penchée, semi-calvitie éclairée faiblement, ce Contrôleur aux pieds de son prévenu hoquetant, n'est plus un mercenaire mais une force morale qui force le respect, tant pis s'il beugle soudain : penche le lampadaire, Laura, on n'y voit rien ! avouant par ce tutoiement, le ton vif et la pratique du petit nom sa fréquente concupiscence pour la jeune femme. La rue des Papillons est de plus en plus obscure. Bientôt l'heure du journal télévisé. Partout autour du pavillon où se dénoue la tragédie les lucioles percent la ténèbre naissante. Il convient d'équarrir notre besoin d'informations détaillées. Les résultats du Loto aussi sont importants. Dès que cette soif de communication se tarit, le chauffe-eau de l'Etat tombe en panne, le CAC 40 et le Nickey s'embrasent. Ici, la télé est en panne. Trop douillette pour supporter les coups de tatane que lui portait Boström. Non qu'elle l'insupportât - mais l'écran blanchissait au prime time des Loft Stories, une averse de neige qui ramenait Johnny aux pires hivers lapons. Un documentaire sur le PSE serait le bienvenu. Les débats adéquats stimuleraient l'imaginaire. Ex. : la fille doit-elle porter le bracelet de sa mère ? A la même cheville ? Dans nos contrées, le cerf soupire après l'ombre ; au Norrland le renne pleure après le soleil. Jamais heureuse de son sort, la créature ! Elle se lève et se couche de mauvais poil. Sa journée file comme l'éclair sans qu'elle remarque la joie de cette vie. Nous avons tous deux manières de souffrir et jouons au ping-pong tant que la baballe refuse d'exploser. Après ? Au point de vue

spirituel qui nous occupe dans ce living-room, la perte et la souffrance qu'elle engendre sont inconsolables. Il faudrait user autrement la culotte de peau, ça éviterait des escarres. Ou bien l'étriller. Job, qui n'était pas lapon, comptait les jours et les nuits, les mois, les années et les secondes sans avoir besoin de métronome. Jamais en paix, jamais. Si nous disposions d'un testeur privé dans notre palazzo mental, nous mesurerions des sentiments populaires, des situations sociales, des vieilles palissades, des quais qui ne mènent nulle part. Et jamais la force et la chaleur de l'amour ? Fermons la télé. Laissons souffler le temps et consacrons-nous au Cantique des Cantiques, tel qu'il se pratique à domicile, dans ce living astucieux. La scène n'a pas changé. Amant agenouillé ; Laura (contrôle tes nerfs, Laura, contrôle tes nerfs) ; lampadaire penché à 45°, autre chose que la *lux divina*. Si nous disposions d'une Vespa, la placerions-nous aussi dans le rectangle maladroit de cette lueur ? Une touche banlieue kitsch ne nuit jamais. Nous pourrions joindre un lien hyper-texte ? Pourquoi pas. Stop. L'espace est déjà assez encombré comme ça. Nous n'assistons pas à une canonisation mais à un événement certes à la fois religieux, social, politique, mais cosy. La rue des Papillons est vide. Guerre de merde sous un crâne dégarni ou métempsychose ? Le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire a déjà vécu le jour J, mais le temps n'est plus aux introspections. Ceci est un raid. Il dégrafe le bracelet - avoir rompu auparavant le sceau de la Justice il préfère l'oublier. Les femmes sont les nuages du ciel, est-ce pour cela qu'il exige de Laura encore plus de lumière ? Aussitôt, sous le regard médusé du couple adultère, une plaie profonde apparaît sous le plastique. Une *plaie délicieuse* (carnet 2). L'os est quasiment visible. Aucune suppuration. Aucune douleur. Aucune trace de gangrène. Aucune méchante odeur. Aucune humeur. Boström, assis sur son tabouret, ne réagit pas. Le living est plongé dans la lumière boréale de l'halogène Ikéa. Laura se tord les mains. Belle séquence. Comment ça va mon vieux ? demande le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire. Ça va, Boström ? S'il osait, le Contrôleur de l'Administration Pénitentiaire toucherait pour y croire. Nous ne sommes pas à Lourdes mais dans un F4. Ça va, dit enfin Johnny. Ça va. Laura se ronge les ongles. La nuit claquemure les sensations. Bingo ! L'officiel

s'éclipse, rejoignant une carrière fruitée, avec dedans un ver à faire avaler à qui de droit. Qui le regrettera ? Une sortie brusque évite les adieux et renouvelle l'intérêt des spectateurs. Laura et son Johnny restent en tête à tête. C'est la gloire de l'amour. Laura manipule le variateur jusqu'à ce que ce l'halogène dispense des feux apaisants. Les ténèbres sont maintenues à distance. Miséricorde de la sagesse ! La plaie s'efface dans la douceur d'une lampe. Des touffes de rosiers roses semblent escalader les panneaux du living. Une bombe aérosol maniée avec célérité par Laura en est la cause. Une suavité un rien désuète envahit l'espace. *Osculetur me osculo oris sui.*¹ Ô bonheur ! Ô liberté ! siffloterait Laura si son homme ne restait impavide sur le tabouret. Il faudrait un journaliste sérieux pour noter point par point chaque détail de cette séquence. Boström, la cheville nue, jogging au mollet. La porte refermée sur la Justice. Laura, anxieuse mais virevoltante, et mon Johnny qui, à trac, fourrage sous le canapé, extirpe ses deux carnets intimes et son Caran-d'Ache comme s'il était seul. Que gratte-t-il ? 5/4/3/2/1/0 ! (carnets 1 et 2). Un peu léger, non ? Son œil qui semblait éteint pétillait. Il mouille la mine et il réitère. 5/4/3/2/1/0. Dieu quelle énigme ! Dieu quel humour ! La nudité de l'esprit humain est sans limite. Nous ne sommes pas grand chose sur terre, une mouche, une poussière, me confiait un marocain baraqué, retour des geôles de feu son cousin Mohamed V. Ce qui est immuable est incompréhensible. Ne nous égarons pas. L'âme de Laura passe de la joie à la tristesse. Cette jeune femme recherche la pureté. Elle rêve d'un ermitage à partager avec un suédois d'origine. Son poseur de vitres vit-il une expérience mystique dont elle ignore l'essentiel ? Un living n'est pas un oratoire. Juste un décor, avec, sur le plancher chauffant, un bracelet archi-usé, une vieille mue, pas une relique à baiser avec ferveur. Laura se montre d'une audace à tout crin. Elle caresse délicatement la plaie chevillarde, puis le peton, orteils inclus. Mais Johnny reste de marbre. Eût-elle agi avec l'impétuosité de naguère il en aurait été itou. Le plaisir des sens n'atteint plus Boström. A se demander s'il est sensible à la substance profonde de Laura, à son amour parfait, excellent - ou s'il n'en mesure que

¹ *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.* (Cantique des Cantiques, I,1. Carnet 1.)

l'amertume. Un homme assis sur un tabouret inox et formica. Voilà l'homme. La beauté du monde ne l'atteint plus, ni sa vindicte, ni les parfums d'ambiance. Il remise les carnets dessous le convertible puis reprend son léger balancement d'horloge franc-comtoise. C'est un être simple, en son logis, débarrassé du port du bracelet électronique. Tout cela, je le tiens de la bouche adorée de Laura, dont la languette prompte sut en faire voir, jadis, à l'engin de Boström. Comme elle le matait sous la lune brillante ! Une bonne petite boutique aspergée, hospitalière à la voie lactée. Tant pis pour moi si je reste jaloux. Tout cela c'est la vérité. Johnny serait resté ainsi, érémitique sur son tabouret, la fortune conjugale était assurée. Stigmates, plaie perpétuelle, sans doute lévitation : il aurait pu payer une isba confort à ses vieux lapons. Ils auraient visité le Grand Louvre et, le soir, postés dans le corridor, fait bouillir des images polaires avant d'y jeter une pincée de douceur parentale. Tu te souviens, Maman ? Tu te souviens, Papa ? Johnny tétait la neige. Il ne chassait pas le renne. Il ne pêchait pas le saumon. Il regardait le soleil. Il ne sentait pas la pisse. Il n'avait pas de malice. Il nous a offert une robe de chambre. Béni soit-il ! La poussière noirâtre des automobiles et des autocars embouteillant la rue des Papillons se déposerait sur leurs faces burinées mais apaisées avant qu'ils ne regagnent le matelas à ressorts posé sur le sommier à lattes qui repose leur vieille arthrose. Sans doute, parfois, au cœur de la nuit, entendraient-ils la clameur des ancêtres qui les frappent jusque dans leurs rêves, leur percent les narines avec des alènes et des hameçons - les boules Quiès c'est pas pour les chiens ! Et dès potron-minet, canalisé par un service d'ordre endimanché, le flot des fervents visiteurs affluerait dans le pavillon. Le commerce alentour en reflleurirait. Les libre-service respireraient d'une bonne humeur retrouvée. Mais, pour l'instant, il y a un hic : Boström exige de voir séance tenante le Thérapeute. La cure, dit-il, n'est pas close, ses battements de cœur accélérés en sont la preuve. Il veut, explique-t-il en montrant son os à vif, mettre le bois au feu : *l'humidité qui se trouve dans le morceau de bois n'apparaît pas tant qu'on n'a pas mis le bois au feu ; on le voit d'abord se répandre en suintement, puis en fumée, c'est alors que le bois devient resplendissant.* (Carnet 2). Le Thérapeute accourt dare-dare - les vrais champions font

toujours de faux départs. Glorieuse rencontre entre deux hommes d'esprit. L'un compte les bruits de son myocarde, l'autre cherche à déchirer la toile translucide des mots. Laura, oreille collée à la porte du living, écoute avec patience. Incroyable ! Ils parlent foot ! L'un en pince pour le PSG, l'autre balance pour l'OM. Ô lampes de feu descendez sur leurs têtes ! Ils sont à sec et boiraient volontiers un pastaga tassé. Faisons confiance au Théra qui a plus d'un tour dans sa besace. Il rédige déjà in petto un mémoire destiné au Collège de France avec retombées dans la meilleure presse. Voyez, dit-il, ces nouveaux ballons, parfaitement sphériques, dont on peut enfin calculer l'exact rebond. Le foot en sortira nickel. Et il dessine dans l'air parfumé du living un cercle presque parfait - n'était cette ellipse un rien mélancolique de l'index bouclant la tête à Toto. Et il ajoute : avec les mots que vous me confiez, Boström, je marquerai le penalty. Droit au but, le ballon. Aux chiottes l'arbitre ! rétorque John. Laura recule d'un pas. Johnny a décelé sa présence à travers le pitchpin c'est sûr. Mais elle ne peut s'empêcher d'écouter encore la foudre gronder dans le living. Elle sue. La transpiration de Laura dégage une odeur forte mais suave, j'adore coller mes lèvres contre ses aisselles lorsque, après l'amour, elle croise les bras sous sa nuque et fume une Gauloise rouge. Comme disait à peu près Job (XXVI, 14) : *Si nous avons peine à supporter le plus faible murmure, comment pourrions-nous supporter la majesté du tonnerre ?* (Carnet 1). Un peu de mansuétude donc pour Mademoiselle. Aux chiottes l'arbitre ! répète Boström. Le Thérapeute : pensez au but. Mais Johnny entend qu'il faut penser aux putes. Il en balance de belles ! Il en balance de telles que Laura, derrière la porte, songe défaillir - elle se retient, évidemment, son cœur s'agite avec fureur mais elle se retient : au plus intime des viandes, il vaut mieux trop en savoir que pas assez. Quelle cavalcade colossale ! Soyons respectables. Chevaleresques jusqu'à l'apothéose qui approche en tapinois. Boström, au fond, est un bon zigoto, sa chlamyde il l'a abandonnée au pressing. La vie est belle, profitons-en. On peut être romantique et décharger sa bourse. L'amour, en transformant ceux qui s'aiment, établit entre eux une telle ressemblance ! Chacun d'eux est l'autre et tous les deux ne sont qu'un. De telles obscénités ne peuvent se proférer qu'au début de la fin. Mais

cela soulage. *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras.*¹ Et sur votre cheville ? Si le cœur figure l'âme de Dieu, le bras symbolise la volonté et la cheville l'entorse possible au règlement. Les sceaux sont respectivement l'esquisse de la foi, de l'amour et de la condition pénitentiaire. Cette exégèse sommaire, reportage express sur l'allumage du sexe boströmien, est un bonheur pour le Thérapeute. Jamais, et avec une telle hâte, son patient n'a tant verbalisé ses pulsions. Que ce flux soit né d'une ambiguïté auditive n'ôte rien au résultat positif. Le réveil s'est produit avec une rudesse émouvante. Et qu'importe si - ce que ne voit pas Laura - Boström porte sans cesse la main à son cœur, puis à sa cheville, puis, toujours plus vite, de sa poitrine à sa plaie, au point que le geste semble ne jamais s'arrêter, jusqu'à ne plus dessiner qu'un mouvement immobile, unique. Laura, mon âme, si vous aviez pu contempler ça, votre être se serait embrasé de pitié. De l'autre côté de la porte, elle murmure : Johnny, il y a si longtemps que nous n'avons pas fait ça ensemble. Laura reste pudique en paroles mais dans le feu de l'action c'est une autre paire de manches. Remplie d'amour à ras bord, elle gigote du tonnerre. Hélas ! L'union parfaite des sens n'est pas pour demain. L'essentiel est de rester vigilante, le cœur vide mais disponible, réservée mais accueillante, hospitalière mais prudente. *Ouvrez la bouche et dilatez-la, et moi, je la remplirai* (Carnet 1). Sacré Johnny ! Un bracelet, une puce électronique et vous fuyez le monde, la passion du football vit ses dernières lueurs, boustez vos fantasmes puis shut-up ! A ce stade, le Thérapeute est hors course. *Veillez présenter tous mes respects à votre mère.* Exécution. Le Théra regarde sa montre. Trois-quarts d'heures. Boström je vous salue. La prochaine fois vous viendrez au cabinet. Ça va ? Ça va, répond Boström. Il faut maintenant presser le pas. Des gugusses attendent, autrement importants, qui paient cash, eux. John Johnny Boström, c'est l'heure. Ça va ? Ça va. Maintenant que le Thérapeute volette vers sa décapotable numérotée hors-série, Monsieur Boström veut faire sa toilette et Laura le soutient devant la glace biseauté de la salle de bains. Il se rase avec soin, pas facile mais il y arrive, tant pis si cela saignote :

¹ Cantique des Cantiques, VIII, 6. Carnet 1.

la blessure de l'un est une blessure pour l'autre, etc. (Carnet 2). Une lame bien coupante ôte mieux la mousse odorante distillée par le diffuseur à valve et jet variable. Avec une lenteur majestueuse, mais fatigante pour celle qui l'étaye, il passe un gant savonné lavande sur sa poitrine. S'il s'emberlificote dans les replis de l'aine la faute en revient à la qualité Hong-Kong du tissu éponge autant qu'à sa faiblesse. Un petit coup sur le haut des cuisses, ça ira. Pour les pieds on verra. Il se redresse avec une noble componction, émet un léger vent - sphincters en voie de spiration ce soir - puis il demande à s'allonger sur le lit conjugal, qu'il y soit seul, telle est son exigence. Pas un séjour sur le trône en faïence ? Rien. Le pieu, direct, à pas comptés, voûté, avec Laura pour béquille. Sans gémissement. Avec simplicité. Il est encore comme le renne mâle, solitaire, apparaissant sur les hauteurs d'Harspranget et qui, l'œil humide, contemple l'usine hydroélectrique : plongée dans la nuit polaire, elle déverse mille milliards de watts vers les boulevards de Stockholm, pour que les correspondants de presse expédient leurs courriers électroniques au bout du monde. Le renne, qui ne sait pas lire, secoue avec magnificence ses bois rongés par le lichen. La luminosité de l'été lapon ne peut en compenser la brièveté, voilà ce qu'il en est. Ayant gratté du sabot le *fjäll* , il s'en retourne vers les vastes tapis de conifères mêlés de bouleaux. Avez-vous songé au brouillard gelé qui embrouille la contemplation ? Aux plaques de neige qui subsistent l'été ? Festin du silence ! Zéphyr du Norrland, papillons de Montreuil ! Les fiançailles sont rompues. John Boström, sans un mot, rejoint le traversin. Vous semblez, Boström, plus proche d'Offenbach que de Lars Noren. La vie spirituelle ne se résume pas à un traversin rayé bleu. C'est une pénible transhumance, brodée de solitude et de recueillement. Un peu de dentelle au poignet, et pas de la plus propre, ne fait de tort à personne. Que pense John Boström à l'instant où sa nuque repose sur la plume de canard synthétique ? A Schubert ? Au bacon ? A la souffrance corporelle ? Il paraît qu'à ces moments-là le vent et la pluie font partie du procès. Une terreur peut-être, ou rien ? Une madone (Laura ?) apparue dans l'angle que le rideau compose avec le mur - seulement l'ombre de la tenture -, et une torsion du tissu à fleurs à hauteur d'homme. Fichue brocante. Nous n'avons plus de richesses à mettre à

vosre disposition, John Boström. Contentez-vous du rideau à fleurs, lesquelles sont pimpantes comme des pâtisseries viennoises et pourraient fournir un somptueux linceul. Dernière panne de chalumeau, non ? John Boström voit-il la fenêtre et l'escabeau à droite de la fenêtre ? Il posa la fenêtre puis l'escabeau, une véridique œuvre d'art, la fenêtre à l'extérieur, l'escabeau à l'intérieur. Dans la mouise, comme toujours. De profil, Johnny Boström, est massacré. La brume recouvre les seins de Laura. Une suée. Le cri de l'alouette c'est les ongles qui crissent sur le drap, les dents qui coupent la langue. Noble profil ! Les narines se soulèvent avec délicatesse même si l'air pénètre en sifflant une trille tordue. Mais le hoquet lance son saint-frusquin et ça bousille le truc. La dernière scène est toujours confuse. Les portes se transforment en trappes. Les vieilles croûtes reflourissent avant de se faner. C'est bien joli les fleurs, soupire Boström. Qu'y a-t-il, John, sur votre table de chevet (une sorte de nichoir à Kleenex) ? Les cloisons de la conscience sont amovibles, inutile de se fendre d'une hache pour agrandir l'espace. Les doigts sont négligents. Ils se promènent, ils tambourinent et voici qu'ils croisent un paquet de clopes entamé. Aussitôt ils se referment. On va s'en griller une dernière, une brave Gauloise rouge, une au papier doux qu'il convient maintenant d'embraser. Le cerveau continue à brailler, c'est le principal. L'enfant s'accroche au sein de maman. Il a déjà des crocs. *Les choses qui affectent les sens et les connaissances que l'esprit en retire sont des exercices d'enfant.* Carnet 2. Oh le délicieux lait ! La flamme vacille, le regard se détourne, l'allumette frotte le drap rose. Le feu ne demeure jamais longtemps captif. Broussailles. Plus que sept secondes. Plus que six. Nous vivons en temps réel. Cinq. Une bouffée d'oxygène. Un trou dans le drap rose jaune rouge orange marron. Quatre trois. Qu'y a-t-il sous la glace de la rivière lapone ? Le sac à dos rejoint le fond. La caillasse. Les moraines. Deux ! Un ! Hoquet ? O.K. Pauvre Laura. Vous avez refermé la porte sur Johnny ? Je me doutais de ce qui allait se passer mais comment faire. Et vous n'avez pas demandé d'aide ? Non. Il est des moments où il faut chasser les soucis. Ce mot paraît faible, Laura. J'étais tourmentée, la fatigue m'accablait, tout ça me courait sur le système. Alors, quand Johnny m'a demandé de le laisser seul et de fermer la porte, je l'ai laissé seul et j'ai

fermé la porte. Salutations. Merci Laura, merci. Ce qu'il a fait ensuite, reprend-elle avec vivacité, ne regarde que lui. C'est son affaire, voilà ce que je me suis dit. Un moment que ça traînait. Un de trop, Laura ? De toutes façons, quand j'ai senti la fumée c'était déjà trop tard. J'ai ouvert la porte et vlan ! Vlan ? Les flammes en pleine poire. J'ai appelé les pompiers et je suis sortie dans la rue. Laura est sortie dans la rue. La rue s'appelle rue des Papillons. C'est une jolie rue, riante en été, stimulante. Les tilleuls se tiennent là. Les nuages surveillent les plantations. Les pavés enrobés de ciment ocre sonnent sec sous le talon. Il manque un joueur d'harmonica. Laura était en état de choc et je me suis occupé d'elle. Jamais je n'avais rencontré une femme gonflée à bloc comme elle. Une femme sur sa tige. *Plus le bonheur est profond, moins on en parle.* Carnets 1 et 2. Son corps est un bijou. Rendons grâce à Boström. Quand je la regarde, je pense souvent aux papillons, à ce qu'ils font quand ils sont bloqués devant une vitre, avec le soleil derrière, comment ils volètent, tombent et remontent jusqu'à épuisement.

(2002)